

## CHAPITRE IV

Jésus va de Judée à Sichar en Samarie (ÿÿ. 1-6). — Entretien avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob (ÿÿ. 7-30). — Entretien du Sauveur avec ses disciples sur la nourriture et la moisson spirituelles (ÿÿ. 31-38). — Séjour à Sichar (ÿÿ. 39-42). — Les Galiléens accueillent Jésus avec foi (ÿÿ. 43-45). — Guérison du fils d'un officier royal (ÿÿ. 46-54).

1. Jésus donc, dès qu'il sut que les Pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean,

1. Ut ergo cognovit Jesus quia audierunt Pharisæi, quod Jesus plures discipulos facit et baptizat, quam Joannes;

Sup. 3. 22.

3. Ministère de Jésus en Samarie. iv, 1-42.

L'évangéliste continue d'exposer les débuts du ministère de N. S. Jésus-Christ; toutefois, c'est en Samarie qu'il nous conduit par le présent récit. Un rapide séjour du divin Maître à Sichar nous a valu cette admirable page (« reizende Erzählung », Olshausen), qui compte parmi les plus fraîches, les plus touchantes et les plus pittoresques de l'Évangile. Ajoutons : parmi les plus évidemment authentiques; car elle porte au front pour ainsi dire, plus d'un rationaliste en convient, les marques vivantes de son origine apostolique. Rien de plus frappant, sous ce rapport, que les menus détails d'histoire, de topographie, et surtout de psychologie qu'elle contient. Cf. Patrizi, In Joan. Commentarium, p. 48. Les versets 26 et 42, où Jésus nous est ouvertement présenté comme le Messie, le Sauveur du monde, suffisent pour montrer que cet épisode avait sa place toute marquée dans le quatrième évangile. Cf. Préface, § V. Nulle part ailleurs nous ne voyons N. S. Jésus-Christ prêcher en Samarie. — On peut diviser cette belle narration en quatre parties : 1<sup>o</sup> les préliminaires, ÿÿ. 1-6; 2<sup>o</sup> l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, ÿÿ. 7-26; 3<sup>o</sup> l'entretien de Jésus avec ses disciples, ÿÿ. 27-38; 4<sup>o</sup> le séjour de Jésus à Sichar, ÿÿ. 39-42.

a. Détails préliminaires. ÿÿ. 1-6.

L'occasion générale est d'abord indiquée dans les quatre premiers versets; le narrateur décrit ensuite en quelques mots (ÿÿ. 5-6), mais « con amore », l'occasion plus spéciale.

CHAP. IV. — 1. — *Ut ergo cognovit Jesus*. La particule οὕτως nous ramène vers le milieu du précédent chapitre, III, 22-26. Plusieurs interprètes (même protestants), alléguant l'opposition qui semble, de prime abord, avoir été établie par l'écrivain sacré entre le verbe « cognovit » et la locution

« audierunt Pharisæi », pensent qu'il s'agit ici d'une connaissance miraculeuse (Cf. II, 25); toutefois, comme rien, dans le texte, ne signale directement un effet surnaturel, il est possible aussi que Jésus ait été averti par ses amis des craintes qu'il inspirait aux Pharisiens. A la place des mots ὁ Ἰησοῦς, admis dans le texte par Tischendorf (dernière édition) sur le témoignage des manuscrits N, D, Δ, de la Vulgate, d'Origène, etc., il est probable qu'il faut lire ὁ κύριος (« Dominus ») avec la Recepta, d'après A, B, C, L, T, etc. Ce noble titre est assez rarement donné à Jésus avant sa résurrection, si ce n'est dans le troisième évangile (Luc. x, 1; xi, 39; xii, 42; xvii, 5, 6, etc.). Comp. pourtant Joan. vi, 23; xi, 2. — *Audierunt Pharisæi quod...* Le motif pour lequel Notre-Seigneur va changer tout à coup de résidence est clairement indiqué dans ce passage. Les Pharisiens, ce parti si remuant, si puissant du Judaïsme, ces farouches zélotes sous le rapport religieux, ont appris à leur tour la nouvelle qui avait causé tant de peine aux disciples du Précurseur (III, 25-26); et voici que leur jalousie contre Jésus est pareillement excitée de la façon la plus vive. Déjà ils s'étaient inquiétés de S. Jean et de son baptême (I, 19 et ss.); à plus forte raison durent-ils se troubler de la popularité rapide de Jésus, soit parce qu'ils le connaissaient moins, soit parce qu'ils redoutaient ses réformes (Cf. II, 14 et ss.), soit parce qu'il ajoutait l'autorité des miracles à celle de ses discours, etc. Ils manifestaient sans doute par de violentes paroles leur haine et leur envie. — *Plures discipulos .... quam Joannes*. C'était beaucoup dire, vu le concours énorme qui s'était fait durant des mois entiers autour de S. Jean-Baptiste. Cf. Matth. III, 5 et les passages parallèles (Synopsis evangel., p. 9 et 10). — Les verbes *facit et baptizat*, au temps présent, sont expressifs et pittoresques : ils indiquent des actions réitérées. Peut-être faut-il, avec la plupart des interprètes contemporains, regarder la

2. (Quamquam Jesus non baptizaret, sed discipuli ejus),

3. Reliquit Judæam, et abiit iterum in Galilæam.

4. Oportebat autem eum transire per Samariam.

2. (Quoique Jésus ne baptisât point, mais ses disciples),

3. Il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée.

4. Or il fallait qu'il passât par la Samarie.

phrase « Jesus plures discipulos facit et baptizat quam Joannes » comme une reproduction littérale de la nouvelle, telle qu'elle fut apportée aux Phariséens. La répétition du sujet (« Jesus ») est un fondement sérieux pour cette hypothèse. Voyez, Gal. I, 23, une citation analogue.

2. — La parenthèse que l'on trouve ici dans la plupart des éditions grecques et latines est tout à fait inutile, puisque la phrase continue régulièrement et même élégamment son cours. — L'équivalent grec de *quamquam* (καίτοις) n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Jesus non baptizaret, sed discipuli...* Voyez III, 22, et le commentaire. Nonnus, dans sa paraphrase, exprime d'une manière concise et énergique le motif pour lequel Jésus ne conférait point personnellement le baptême : οὐ γὰρ ἀνάξ βαπτίσει ἐν ὕδατι. Tertullien, De Bapt., c. XI, avait déjà développé la même pensée en disant que, ce baptême n'étant encore que préparatoire, il ne convenait pas à Notre Seigneur de l'administrer. Voyez aussi Haneberg-Schegg, Evang. nach Johannes, t. I, p. 224-225.

3. — *Reliquit* (dans le grec : ἀφῆκεν, expression forte et pittoresque; littér. « il laissa aller ») *Judæam*. Le départ du Sauveur fut immédiat, ainsi qu'il résulte du contexte : « ut cognovit ». Nous verrons souvent, dans l'Évangile, Jésus-Christ se retirer ainsi devant ses ennemis, tant que son « heure », comme il l'appelle, ne sera pas venue. Comp. VII, 1; X, 39 et 40; XI, 54, etc. Lorsqu'un terrain a cessé d'être propice à son ministère, ou est devenu dangereux pour sa personne, il l'abandonne lui-même et s'en va en d'autres parages, pratiquant ainsi la recommandation qu'il fit un jour à ses apôtres (Matth. X, 23). — *Abiit iterum*. Quoique l'adverbe πάλιν soit omis par quelques manuscrits, sa présence dans N, C, D, L, T, et dans la plupart des versions antiques, suffit pour garantir son authenticité. Notre évangéliste avait mentionné plus haut, I, 43, un premier retour de Jésus en Galilée; il en signale maintenant un second avec son exactitude accoutumée, en vue de compléter la narration des synoptiques. En effet, il est tout à fait vraisemblable (« persuasissimum ha-

beo », écrivait Tischendorf) que le voyage de Notre-Seigneur raconté ici par S. Jean ne diffère en rien de celui qu'on lit dans S. Matth., IV, 12, dans S. Marc, I, 14-15, et dans S. Luc, IV, 14-15. Voyez notre Synopsis evangelica, p. 17, et Mgr Fleck, SS. quatuor evangeliorum Concordia, p. 19. — *In Galilæam*. En combinant les quatre récits sacrés, on voit que deux raisons s'unirent pour éloigner Notre-Seigneur de Jérusalem et de la Judée, où régnaient en maîtres des hiérarques jaloux, et pour le conduire dans la tranquille Galilée : 1<sup>o</sup> S. Jean-Baptiste ayant été incarcéré par Hérode Antipas, le ministère de Jésus allait commencer; 2<sup>o</sup> ce ministère, qui eût été alors infructueux aux alentours de la capitale juive, devait pour un temps réussir à merveille chez les bons Galiléens.

4. — Note géographique qui, de l'occasion générale du récit, nous conduit à l'occasion particulière (v. 5 et 6). — *Oportebat* (ἐδει) pourrait bien avoir ici, comme en d'autres passages des évangiles, une signification intime et mystique, relative au plan divin. « Il fallait » que Jésus traversât la Samarie, pour exécuter les desseins miséricordieux de son Père sur les habitants de Sichar. Il est cependant beaucoup plus naturel de s'en tenir au sens immédiat des termes. Etant, ainsi qu'on l'a dit fort justement, serrée comme un flot entre les deux grandes provinces du Judaïsme (la Judée et la Galilée), la Samarie formait en Palestine une espèce d'enclave : aussi, dans l'hypothèse où Jésus prendrait le chemin le plus court pour aller de Judée en Galilée, « il fallait » bien *eum transire per Samariam*. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, Pl. IV. L'historien Josèphe emploie la même expression dans des circonstances analogues. « Ceux qui voulaient, dit-il, Vita, § 52, aller rapidement (de la Galilée à Jérusalem), devaient nécessairement (ἐδει) traverser la Samarie. » Ant. XX, 6, 1. Cette province, la plus petite des quatre qui composaient la Palestine au temps de Notre-Seigneur, était bornée au N. par le Carmel et la plaine d'Esdrédon, à l'E. par le Jourdain, à l'O. par la Méditerranée, au S. par les anciennes frontières septentrionales de la tribu de Benja-

5. Il vint donc dans une ville de Samarie qui est appelée Sichar, près

5. Venit ergo in civitatem Samariae, quæ dicitur Sichar, juxta præ-

min. Elle englobait donc les territoires qui avaient autrefois appartenu à la tribu d'Ephraïm et à la demi-tribu (cis-jordanienne) de Manassé. Voyez R. Riess, l. c., pl. III et IV. Josèphe en décrit la physionomie dans les termes suivants : « Le caractère de la Samarie ne diffère point de celui de la Judée. L'une et l'autre, elles abondent en montagnes et en plaines, et conviennent fort bien pour l'agriculture, sont fertiles, boisées et remplies de fruits soit sauvages, soit cultivés. Elles ont peu de cours d'eau, mais il y tombe beaucoup de pluie. Les sources ont un goût extrêmement agréable, et, grâce à la quantité comme à la qualité du fourrage, le bétail y donne plus de lait que partout ailleurs. La meilleure preuve de leur richesse et de leur fécondité, c'est qu'elles sont toutes deux très peuplées. » Bell. Jud. III, 3, 4. Au dire des voyageurs les plus récents, cette description n'a pas cessé d'être vraie dans son ensemble ; toutefois la population, la fertilité, les bois ont diminué en des proportions notables, ainsi qu'il est arrivé, du reste, dans toutes les parties de la Palestine. Voyez Riehm, Handwörterbuch des bibl. Altertums, aux mots Ephraïm et Samaria ; Stanley, Sinai and Palestine, p. 231 et ss. ; Smith, Dictionary of the Bible, t. III, p. 1101-1105 ; Munk, Palestine, p. 37 et 38, et surtout V. Guérin, Description de la Palestine, 2<sup>me</sup> partie : Samarie.

5. — *Venit* (au temps présent, ἐρχεται) ergo (ὅτι), puisque tel était son chemin). Ces mots introduisent l'occasion particulière, qui est admirablement décrite avec les plus minutieuses circonstances de lieu (ἔν τῳ 5 et 6<sup>a</sup>), de personne (6<sup>b</sup>), de temps (6<sup>c</sup>). — 1<sup>o</sup> Le lieu est déterminé de trois manières : on mentionne d'abord la ville près de laquelle se passe la scène (5<sup>a</sup>), puis le champ situé à quelque distance de la ville (5<sup>b</sup>), enfin la fontaine dans l'intérieur du champ (6<sup>a</sup>). — *In civitatem Samariae* : εἰς πόλιν τῆς Σαμαρίας, littéral. « dans une ville de la Samarie ». La préposition εἰς a ici, comme en d'autres endroits, le sens de « ad », auprès de. Voyez Beelen, Grammat. Græcitat. N. T., p. 423. Jésus en effet n'entra que plus tard dans la ville (ἔν. 40. Cf. ἔν. 8). — *Quæ dicitur Sichar* (les manuscrits grecs varient entre Συχάρ et Σιχάρ : la première leçon paraît devoir être préférée). Ce nom, qu'on ne rencontre en aucun autre passage de la Bible, a de tous temps divisé les commentateurs et les palestinologues. Désigne-t-il l'antique Sichem, ou une localité voisine ? Tel est le point litigieux. S. Jérôme tran-

chait déjà la difficulté en faveur de Sichem, le mot Sichar n'étant, selon lui, qu'une faute de copiste (« Sichem, non ut plerique errantes legunt, Sichar ») : toutefois le motif allégué n'est pas valable, attendu que les manuscrits portent unanimement Συχάρ ou Σιχάρ. Les partisans de l'identification, et ils ont toujours été très nombreux (citons parmi les plus récents Lücke, Hilgenfeld, Olshausen, Furrer, Porter, V. Guérin, etc.), expliquent de deux manières le changement de Sichem (hébreu : *Schekem*, שכם) en Sichar. Suivant les uns, cette substitution aurait été faite à dessein et malicieusement par les Juifs, quelque temps avant l'époque de Notre-Seigneur, en haine des Samaritains : Sichar serait donc un sobriquet populaire, rattaché soit au mot *Schéker* (שקר), mensonge, et à un texte d'Habacuc, II, 18, comme l'a pensé Reland, soit au substantif *Schékar* (שכר), ivrogne, et à un passage d'Isaïe, XXVII, 1, d'après Lightfoot, etc. Comparez Béthel devenant Beth-aven par suite d'un ironie semblable (Osée, X, 5), Achan transformé en Achar (I Par. II, 7), et, chez les Latins ou chez les Grecs, Vigilantius appelé Dormitantius, Ephiphânès nommé Epimânès, etc. Il est à remarquer néanmoins que le Talmud, qui contient tant de bons mots, tant d'histoires contre les Samaritains, est complètement muet sur ce point ; que S. Etienne, dans son discours (Act. VII, 16), emploie la dénomination ordinaire de Sichem ; enfin, que l'évangéliste aurait difficilement adopté le sobriquet de préférence au véritable nom. D'autres auteurs ont donc simplement supposé que le changement en question serait une « variation dialectique » opérée peu à peu, et analogue à *bar* dérivé de *ben* (fils), à Béliar pour Béliat, à Nebucadrézar pour Nebucadnézar (Nabuchodonosor), etc. — Les auteurs qui distinguent Sichem de Sichar (entr'autres Hug, Meyer, Delitzsch, Caspari, Klofutar, etc.) appuient leur opinion sur des preuves auxquelles on ne saurait refuser l'épithète de plausibles. Ils allèguent : 1. l'autorité de l'évangéliste, qui, non seulement appelle la ville « Sichar », mais qui semble indiquer de plus, par la formule *quæ dicitur* (λεγομένην), qu'il avait en vue une localité obscure. Eût-il songé à désigner ainsi une cité aussi antique et aussi connue que Sichem ? 2. Le témoignage de plusieurs anciens écrivains, notamment d'Eusèbe (Onomasticon, aux mots Sichar et Luza), du pèlerin de Bordeaux (Itinerar. Hierosol., édit. Wessel. p. 587), plus tard d'Arculf et de Phocas, qui

dium, quod dedit Jacob Joseph filio de la terre que Jacob donna à Joseph  
suo. son fils.

Gen. 33. 19. et 48. 22. Jos. 24. 32.

distinguent très nettement Sichar de Sichem (ou de Naplouse, comme on l'appelait aussi). Voyez Kitto, Cyclopædia of the Bible, s. v. Sychar. 3. La topographie. Naplouse (de Neapolis), bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sichem, est à une demi-heure environ du puits de Jacob, et nullement *juxta prædium*... Joseph; au contraire, à dix ou douze minutes et au nord du même puits, se trouve le village d'Askar, dont le nom a certainement une grande analogie avec Συχαρ : aussi, des géographes contemporains d'une grande autorité n'hésitent-ils pas à identifier les deux localités. Voir Delitzsch, Zeitschrift für Luth. Theologie, 1856, p. 250 et suiv.; Thomson, The Land and the Book, chap. xxxi; Caspari, Chronologisch-geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi, p. 107; Palestine Exploration Report, 1877, p. 150; Conder, Tent Work in Palestine, p. 40 et s., etc. (La carte insérée à la page 343 du Guide Bædeker, Palæstina und Syrien, 1<sup>re</sup> éd., donne une idée très claire des distances). Nous admettons aussi cette seconde opinion, sans vouloir cependant affirmer sa parfaite certitude; elle nous a semblé du moins plus probable. On pourra lire encore, sur cette « quæstio vexata », V. Guérin, Samarie, t. I, p. 371 et suiv., 379-381; K. von Raumer, Palæstina, 4<sup>e</sup> édit., p. 162 et s.; Robinson, Palæstina, t. III, p. 342 et s.; F. Liévin de Hamme, Guide-Indicateur des sanctuaires et lieux historiques de la Terre-Sainte, 2<sup>e</sup> édit., t. II, p. 30-32. Le mot πόλις (« civitas ») ne désigne pas nécessairement une ville considérable. Cf. xi, 54; Matth., II, 23. — *Juxta* : πλησίον n'est employé comme préposition qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Prædium* (χωρίον, domaine, champ) quod dedit Jacob Joseph... Ce don spécial, fait par Jacob au plus aimé de ses douze fils, n'est pas mentionné directement ailleurs; mais il est en parfaite harmonie avec plusieurs notes consignées dans les premiers livres de l'Ancien Testament. Genèse, xxxiii, 18-20, nous lisons : « Transivitque (Jacob) in Salem, urbem Sichimorum... postquam reversus est de Mesopotamia, et habitavit *juxta* oppidum. Emitque partem agri in qua fixerat tabernacula, a filiis Hemor patris Sichem, centum agnis. Et erecto ibi altari, invocavit super illud fortissimum Deum Israel. » Et un peu plus loin, Gen. xlviii, 21-22 : « Et ait (Jacob) ad Joseph filium suum : En ego morior,

et erit Deus vobiscum, reducetque vos ad terram patrum vestrorum. Do tibi partem unam extra fratres tuos ». L'équivalent hébreu de « partem » est שכם (*schekem*), mot qui est tout à la fois un nom commun et un nom propre; les Septante, se conformant évidemment à une tradition antique, le prennent dans ce dernier sens et traduisent : ἔγω δὲ δίδωμι σοι Σίχημα (Sichem) ἑκαίπερον. Enfin, au livre de Josué, xxiv, 32 : « Ossa quoque Joseph, quæ tulerant filii Israel de Ægypto (Cf. Gen. I, 24; Ex. xiii, 19), sepelierunt in Sichem, in parte agri quem emerat Jacob a filiis Hemor, patris Sichem, centum novellis ovibus, et fuit in possessionem filiorum Joseph ». Comp. Jos. xvi, où l'on voit en effet que le pays de Sichem devint la part des Ephraimites, descendants de Joseph, quand la Terre promise fut divisée entre les tribus israélites. On conçoit que Jacob ait voulu attribuer au plus cher de ses fils le lieu qui avait été en quelque sorte le premier sanctuaire de la théocratie : car c'est à Sichem qu'Abraham avait érigé pour la première fois un autel au Dieu de la promesse et de la révélation. Cf. Gen. xii, 6-7. Rien de plus fertile, du reste, que ce district magnifique. Voyez l'explication du verset 35. Les voyageurs décrivent tous en poètes le « val du campement » (Ouadi el Moknah), comme l'appellent aujourd'hui les Arabes, c'est-à-dire, la riante vallée qu'enserrent d'une façon jalouse à l'E. une série de collines, au N. le mont Ebal, à l'O. le Garizim. La nudité presque entière des montagnes ne fait que mieux ressortir la verdure éclatante de la plaine, entretenue par des sources nombreuses, abondantes et intarissables. « On avance à l'ombre du feuillage, le long d'eaux vives, charmé par les mélodies d'une multitude d'oiseaux ». Van de Velde, Reise durch Syrien, t. I, p. 291. C'est « comme une scène d'enchantement féerique; nous n'avons rien vu de comparable dans toute la Palestine ». Robinson, Palæstina, t. III, p. 315. Cf. Smith, Dictionary of the Bible, au mot Shechem; Stanley, Sinai and Palestine, p. 233-235 de la 2<sup>e</sup> édit.; Geikie, The Life and Words of Christ, t. I, p. 516-520 de la 9<sup>e</sup> édit. — Entre le village d'Askar et la fontaine de Jacob se trouve le tombeau de Joseph, humble monument à demi ruiné, mais objet d'une grande vénération dans le pays. On en trouvera une belle re-

6. Or il y avait là le puits de Jacob. Jésus donc, fatigué de la route, s'assit sur le bord du puits. Il était environ la sixième heure.

6. Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta.

présentation dans Ebers und Guthe, Palæstina, t. I, p. 250.

6. — *Erat autem ibi fons Jacob.* Le grec porte également πηγή, source, l'équivalent du פַּיִם hébreu; de même au verset 14. Dans les versets 11 et 12 nous lisons φρέαρ, « puteus » (פְּרַעַר). S. Augustin explique fort bien la différence de ces deux expressions : « Omnis puteus fons, non omnis fons puteus. Ubi enim aqua de terra manat, et usui præbetur haurientibus, fons dicitur : sed si in promptu et superficie sit, fons tantum dicitur ; si autem in alto et profundo sit, ita puteus vocatur ut fontis nomen non amittat ». Tractat. in evang. Joan. xv. La fontaine de Jacob était donc tout ensemble, d'après cette définition, un puits et une source. Les deux noms subsistent encore dans la dénomination populaire : Ain-Yakoub, « source de Jacob », ou Bir el Yakoub, « puits de Jacob ». Une église fut construite de bonne heure au-dessus de cette fontaine célèbre (on la mentionne dès le IV<sup>e</sup> siècle) ; mais elle était déjà en ruine à l'époque des croisades. Le puits est donc « sub dio », comme au jour où nous transporte le sublime récit de l'évangile ; de sorte que, pour ce qui concerne le décor extérieur, « la scène s'est à peine modifiée dans le long intervalle des âges ». Lady Beaufort, Egyptian Sepulchres and Syrian Shrines, t. II, p. 85. Fait bien rare dans l'histoire des saints Lieux, c'est « avec une remarquable unanimité » (Ebers und Guthe, l. c., p. 248), que les palestino-logues anciens et modernes, que les Samaritains, les Juifs, les mahométans, les chrétiens de toute dénomination, que les touristes protestants ou rationalistes les plus sceptiques, reconnaissent l'authenticité de cet emplacement : elle ne saurait être contestée. Le puits de Jacob n'est cependant pas signalé dans la Genèse, et, d'autre part, il existe tout autour de nombreuses sources d'eau vive. Mais, chacun sait que c'était la coutume des patriarches de creuser des puits qui leur appartenaient en propre (voyez, pour Abraham, Gen. xxi, 25 et ss. ; pour Isaac, Gen. xxvi, 18, 32), et, dans ces contrées souvent arides, où l'éleve du bétail jouait autrefois un si grand rôle, l'usage d'une source était souvent loin d'être libre, surtout pour des étrangers : rien de plus naturel, par conséquent, que Jacob ait voulu assurer son indépendance sous ce rapport. L'orifice du puits n'est pas visible extérieurement : on y ar-

rive à travers les ruines d'une ancienne église et par une voûte encore bien conservée. Voyez la belle gravure de Ebers und Guthe, l. c., p. 248. Le diamètre est d'environ 2 m. 30 ; la forme générale, celle d'un cylindre. La profondeur, qui était de 32 mètres quand Maundrell la mesura (en 1697), n'atteint plus maintenant que 23 mètres (lire dans Wilson, The Lands of the Bible, t. II, p. 54 et ss., dans Warren, Recovery of Jerusalem, p. 464 et 465, et dans Anderson, Our Work in Palestine, p. 201, les intéressantes relations des trois mesurages opérés en 1847, en 1866 et en 1870). Les décombres qui s'accumulent et les pierres jetées par chaque voyageur ont produit peu à peu cette différence de niveau. Le puits est habituellement à sec : la source, en partie obstruée, s'écoule sans doute ailleurs. La partie supérieure, creusée dans une sorte de tuf, porte un revêtement de grossière maçonnerie ; on n'a pas encore reconnu la nature du terrain qui est à la base. — 2<sup>o</sup> La personne. *Jesus ergo.* La particule ὅς reprend le fil de la narration (§. 4). La fontaine étant située sur le grand chemin de communication qui unit la Judée à la Galilée, il était tout naturel que Jésus la rencontrât. — *Fatigatus ex itinere...* Cf. Ex. II, 15, un trait parallèle dans la vie de Moïse. N.-S. Jésus-Christ avait adopté notre nature humaine avec toutes ses faiblesses ; une longue et pénible marche à travers les montagnes d'Ephraïm l'avait donc épuisé. Il est possible, comme on l'a conjecturé, qu'il fût parti de grand matin de Khân Lubban. Rien de plus touchant que ce simple détail ; aussi, dans l'office des morts, l'Eglise le rappelle-t-elle au Sauveur pour exciter sa miséricorde :

Quærens me sedisti lassus.

— Les mots *sedebat sic supra fontem* achèvent ce divin et ravissant tableau. L'adverbe ὀρθως surtout fait image, et on a pu l'appeler sans exagération une expression « most pathetically picturesque » (Farrar). Il équivaut probablement à la formule « ita ut erat » des classiques latins (ἀπλῶς καὶ ὡς ἔτυγε, c.-à-d. : tout simplement ; S. Jean Chrysost., Théophylacte, etc.). C'est à tort que divers commentateurs, à la suite d'Erasmus, l'ont rattaché au participe « fatigué », qu'il aurait dû précéder en pareil cas. Cf. Stier, Words of the Lord Jesus, t. V, p. 9 de la trad. an-

7. Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : Da mihi bibere.

7. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire.

glaise. Bengel, Gnomon, in h. l., en donne un bon commentaire : « Sic, uti qualiscumque loci opportunitas ferebat, sine pompa, solus, ut qui... meræ lassitudinis causa quietem vellet capere. Admiranda popularitas vitæ Jesu ! ». Cette note indique évidemment le témoin oculaire. Remarquez l'imparfait : Jésus était dans la situation décrite, au moment où ses disciples le quittèrent (ÿ. 8), au moment où la Samaritaine arriva auprès de lui. — *Supra* (ἐπι) a le sens de « ad », auprès de. — 3° La circonstance de temps. Rien ne manque à la scène, pas même le moment précis : *Hora erat quasi sexta*. Pas plus qu'au chap. 1, ÿ. 39, nous ne sommes autorisés à croire que S. Jean marque les heures à la façon des Romains. Son système de numération est celui des Juifs, et celui des trois autres évangélistes : « hora sexta » équivaut par conséquent à midi, non à six heures du matin (Macdonald, etc.), ou du soir (Ewald, Wordsworth, Westcott). En Orient, les voyageurs ont toujours eu la coutume de s'arrêter au milieu du jour pour se reposer et prendre leur repas : la halte a lieu autant que possible auprès d'une fontaine, comme c'est actuellement le cas.

b. Jésus et la Samaritaine. ÿÿ. 7-26.

7. — Le calme et la solitude qui régnaient autour de Jésus sont tout à coup troublés : *venit* (ἔρχεται, ce temps présent est pittoresque) *mulier de Samaria*; ἐκ τῆς Σαμαρίας, avec l'article, peut désigner la province, comme aux versets 4 et 5 : ces mots sont synonymes de Σαμαρείτις, « Samaritana », du ÿ. 9. La ville de Samarie, à laquelle d'anciens exégètes ont songé, était à deux heures de là, dans la direction du Nord. — *Haurire aquam*. Cette femme s'en venait, la cruche sur la tête ou sur l'épaule (voyez notre Atlas archéologique de la Bible. Pl. XXIX, fig. 2. Cf. ÿ. 28), chercher sa provision d'eau à la fontaine de Jacob. Pourquoi si loin, puisqu'il y avait, à Sichar même, d'excellentes sources ? Pourquoi à une heure si incommode et si inaccoutumée ? C'est en effet le matin que les femmes orientales vont d'ordinaire à la fontaine, comme autrefois Rébecca, Gen. xxiv, 11. Mais il est évident, d'après le ÿ. 12, qu'elle avait une dévotion spéciale pour le puits de Jacob ; d'un autre côté, sa situation irrégulière (ÿÿ. 16-20) n'était-elle pas un motif suffisant pour elle de venir à la fontaine précisément

quand elle espérait n'y rencontrer personne ? Enfin combien de motifs imprévus de renouveler la provision d'eau dans un ménage ? Ce sont les rationalistes qui nous obligent d'entrer dans ces minutieux détails, car ils les ont signalés pour attaquer l'authenticité du récit. — Les préliminaires ont pris fin : S. Jean les a retracés en véritable artiste. Bien des peintres ont dessiné après lui Jésus et la Samaritaine tels que nous les avons vus s'aborder ; mais il n'a été égalé ni par Philippe de Champagné, ni par Garofolo, ni par Giorgione, ni par le Titien, etc. Cf. Rohault de Fleury, L'Évangile, études iconographiques et archéologiques. t. I, p. 232 et ss. Voyez dans Goethe, *Sämmtliche Werke*, Stuttgart 1868, édit. in-24, t. XX, p. 222 et ss., un délicieux dialogue en vers italiens basé sur cet épisode. M. de Laprade a consacré un de ses Poèmes évangéliques (Paris, 1852, p. 159 et ss.) à la Samaritaine. — *Dicit ei Jesus*. « Venit mulier ad puteum, dit gracieusement S. Augustin (in h. l.), et fontem quem non speravit invenit ». Mais celui qui devait lui procurer ces eaux vives et jaillissantes pour la vie éternelle (ÿÿ. 13 et 14), commence par lui demander d'abord à elle-même quelques gouttes de l'eau fraîche et naturelle dont elle avait sans doute déjà rempli son urne. Faveur fréquemment implorée en Orient auprès des fontaines par les voyageurs altérés, et bien rarement refusée (voyez dans Tristram, *Land of Israel*, 3<sup>e</sup> édit., p. 134, un rare exemple du contraire). — Il faut prendre à la lettre les mots *da mihi bibere* : Jésus était réellement altéré par suite de sa longue marche, et c'était, dit fort bien Nonnus, la δῆψις ὄρη. Nous pouvons néanmoins ajouter mystiquement avec S. Augustin : « Ille qui bibere quærebat, fidem ipsius mulieris sentiebat ». — C'est par ces termes d'une extrême simplicité que s'engage l'un des plus sublimes dialogues évangéliques ! Le Maître rattache, suivant sa coutume, une leçon toute céleste à un vulgaire incident. Plus haut (II, 1-21) nous l'avons vu s'entretenir avec un sage d'Israël, membre du Sanhédrin juif ; ici, c'est une femme du peuple, une pécheresse qu'il instruit. Quelle différence dans les interlocuteurs ! Il y a aussi une grande différence dans les choses qui leur sont révélées, dans le fond du sujet ; et pourtant c'est bien la même méthode générale d'enseignement, ce sont des procédés pédagogiques analo-

8. (Car les disciples étaient allés à la ville pour acheter des aliments).

9. Cette femme samaritaine lui dit donc : Comment vous, qui êtes Juif, demandez-vous à boire à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains.

8. (Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent).

9. Dicit ergo ei mulier illa samaritana : Quomodo tu, Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier samaritana ? non enim contuntur Judæi Samaritanis.

gues. De part et d'autre Jésus profite des circonstances immédiates, il passe admirablement du naturel au surnaturel, il se contente de répéter des paroles incomprises afin d'exciter ainsi l'attention et la foi, il essaie de toucher après avoir convaincu, etc. Modèle tout divin de la manière dont le prêtre doit s'adresser aux âmes pour les convertir. Pour d'autres rapports de N. S. Jésus-Christ avec les femmes, mentionnés çà et là dans les saints Évangiles, voyez Matth. ix, 20 et parall. ; xv, 22 et parall. ; xxvii, 55 et parall. ; xxviii, 9-10 ; Luc. viii, 2-3 ; x, 38 et ss. ; xi, 27-28 ; xiii, 11 et ss. ; Joan. xi ; xx, 14 et ss. — L'entretien de Jésus avec la Samaritaine se divise en deux parties, l'une générale, préparatoire, figurée (ÿÿ. 7b-15) ; l'autre plus particulière, allant droit et nettement au but (ÿÿ. 16-26).

8. — *Discipuli enim...* Note rétrospective du narrateur, pour mieux déterminer encore la situation : le dialogue se passa sans témoins. S. Jean veut expliquer en outre (γάρ) la requête adressée par Jésus à la Samaritaine. Les disciples étant tous allés à la ville, Notre-Seigneur n'a rien pour puiser dans ce puits profond l'eau dont il a besoin. Ils ont en effet emporté avec eux l'ἀντήλιμα (Cf. ÿ. 11 et l'explication).

9. — *Dicit... mulier illa.* Au lieu du pronom, il n'y a dans le grec qu'un simple article, ἡ γυνή ἡ Σαμαρείτις. — *Quomodo...* Par ces paroles, la Samaritaine n'oppose pas un refus formel à la demande du Sauveur, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, mais elle manifeste un grand étonnement. — *Tu Judæus quum sis.* Le costume de Jésus, ou mieux encore son accent, avait suffi pour trahir sa nationalité. Il avait seulement prononcé quelques mots (ÿ. 7) ; mais il n'en fallait pas davantage, car ils contenaient la lettre caractéristique ψ, sch (*Teni ti tische-kôth*), qui, pour les Samaritains d'alors comme pour les anciens Ephraimites (Cf. Jud. xii, 5, 6), équivalait sans doute à la simple sifflante s (*Teni Ji tisekôth*). La finesse d'observation a toujours été renommée chez les femmes. — *A me... quæ sum mulier Samaritana.* Une femme, et, en outre, une femme de Samarie. Remarquez

l'opposition parfaite qui règne entre ces expressions et celles qui précèdent, surtout dans le texte grec :

σὺ Ἰουδαῖος ὢν,  
παρ' ἐμοῦ γυναικὸς Σαμαρείτιδος ὄσης.

— *Non enim...* Phrase certainement authentique, quoiqu'elle ait été omise par le Cod. Sinait. Voyez Westcott and Hort, New Testament. Plusieurs interprètes supposent qu'elle fut prononcée, comme les paroles précédentes, par la Samaritaine ; mais on la regarde plus communément et plus justement comme une note explicative, ajoutée par l'évangéliste pour ses lecteurs issus de la gentilité. — Le verbe συγγρῶνται (*contuntur*) n'apparaît en aucun autre endroit du Nouveau Testament : il désigne des relations amicales, familiales, et point seulement un commerce quelconque. Cf. ÿ. 8, et Otho, Lexicon rabb., p. 671. D'ailleurs, rien n'est mieux démontré que l'antagonisme national auquel cette remarque fait allusion : on en trouve des traces manifestes soit dans l'Ancien Testament, soit dans les récits évangéliques, soit dans le Talmud, soit dans les récits de l'historien Josèphe. Son origine remonte à la formation même du peuple samaritain, racontée au IV<sup>e</sup> livre des Rois, chap. xvii. Après avoir dépeuplé l'ancien royaume d'Israël, en déportant dans les lointaines provinces de l'Assyrie ceux des habitants que la guerre et la misère avaient épargnés, Salmanasar songea à lui donner une population nouvelle. Pour cela, dit le texte sacré, « adduxit... de Babylone, et de Cutha, et de Avath, et de Emath, et de Spharvaim, et collocavit eos in civitatibus Samariæ pro filiis Israel ; qui possederunt Samariam, et habitaverunt in urbibus ejus » (ÿ. 24). C'était là, naturellement, une race toute païenne ; et, quoiqu'elle se fût convertie plus tard (d'une manière plus ou moins parfaite, il est vrai) au culte de Jéhova, les Juifs ne lui pardonnèrent jamais ce vice originaire. Aussi quand, après le retour d'exil, elle offrit à Zorobabel de coopérer au rétablissement du Temple, sa demande fut-

10. Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.

10. Jésus lui répondit : Si vous savez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous-même peut-être lui auriez fait cette demande, et il vous aurait donné d'une eau vive.

elle ignominieusement rejetée (Esdr. iv). Indignés de cet affront, les Néo-Samaritains mirent tout en œuvre pour ruiner la colonie naissante, et il y eut dès lors entre eux et les Juifs une haine irréconciliable. « Il est deux nations que mon âme abhorre, lisons-nous dans l'Écclésiastique (L, 25 et 26, d'après le texte grec), et la troisième n'est pas même une nation : ceux qui sont établis sur la montagne de Samarie, les Philistins, et la folle populace qui habite à Sichem ». Cette haine reçut encore un aliment nouveau lorsque le prêtre Manassé, expulsé de Jérusalem par Néhémie parce qu'il avait contracté un mariage illicite, vint se réfugier chez les Samaritains (vers 400 av. J.-C.), et les aida à construire sur le mont Garizim un temple considérable. Il y eut dès lors autel contre autel, et ce furent, des deux parts, vexations et représailles sans cesse réitérées. Comp., comme trait spécial dans la vie de Jésus, Luc. ix, 52 et ss. Voyez les dictionnaires de Winer, de Kitto, de Smith, de Riehm, aux mots Samarie, Samaritains; Geikie, The Life and Words of Christ, t. I, chap. xxxi; J. Derenbourg, Essai sur l'Histoire et la géographie de la Palestine d'après les Talmuds, t. I, p. 42 et s.; F. Vigouroux, Mélanges bibliques, Paris 1882, p. 364 et ss. De là le nom de Samaritain employé par les Juifs comme une sanglante injure, Joan. viii, 48; de là ces malédictions solennelles dont les « Cuthéens » (hommes venus de Cutha) sont l'objet dans le Talmud; de là l'interdiction de les recevoir au rang des prosélytes, de dire Amen à leurs prières, de manger leur pain (mieux eût valu, au dire des Rabbins, manger de la chair de porc), etc. Voyez les textes dans Lightfoot, Kuinzel, Otho, Wünche. L'exemple des disciples (v. 8) nous montre pourtant que la pratique mitigeait bien des choses; au reste, les dires rabbiniques étaient contradictoires sur plusieurs de ces points, et il ne manquait pas de docteurs pour assurer qu'il était licite de se procurer au moins des fruits et des œufs auprès des Samaritains. Après 2500 ans, l'hostilité dure encore entre les deux races. « Les Samaritains, dit Robinson, Palæstina, t. III, p. 328, ni ne mangent, ni ne boivent, ni ne contractent d'alliances matrimoniales avec les Juifs; ils n'entretiennent avec eux que de

simples relations d'affaires ». « Quoi! tu es Juif, disait naguère le grand prêtre samaritain Salameh Cahen au Dr israélite L. A. Frankl (Nach Jerusalem, t. II, p. 417), et tu viens auprès de nous Samaritains, qui sommes méprisés par les Juifs! ». En effet, le même jour, M. Frankl ayant raconté cette visite à quelques femmes juives de Napolouse, elles reculèrent en poussant un cri d'horreur. « Prends un bain pour te purifier, s'écria l'une d'elles, puisque tu es allé auprès d'eux » (ibid., p. 421 et suiv.). Cf. Wilson, Lands of The Bible, t. II, p. 62.

10. — *Respondit Jesus.* Jésus ne répond pas directement à la Samaritaine, et pourtant sa réponse est pleine d'à propos. Dans cette première partie du dialogue, il s'adresse davantage à l'intelligence de son interlocutrice, tâchant d'exciter en elle un pressentiment de la dignité de celui avec qui elle s'entretenait plus loin (vv. 16 et ss.) c'est à son cœur et à sa conscience qu'il fera surtout appel. — *Si scires donum Dei* (τὴν δωρεάν avec l'article). Le substantif grec *δωρεά* ne se rencontre qu'en cet endroit des Évangiles : il est tout à fait noble, et représente ailleurs, tantôt le don de l'Esprit saint (Act. ii, 38; viii, 20; x, 45; xi, 7), tantôt le bienfait de la Rédemption (Rom. v, 15; II Cor. ix, 15, etc.). Il est difficile de déterminer ici sa signification spéciale, des opinions multiples s'étant formées à ce sujet depuis les premiers jours de l'exégèse (l'Esprit Saint, le don que Dieu a fait aux hommes en la personne de son Fils, le don par excellence, etc.). Peut-être est-il mieux, d'après le contexte, de ne l'envisager que par rapport à la Samaritaine : « la faveur insigne que Dieu t'accorde présentement par cette conversation » (Maldonat, Fr. Luc, etc.). — *Et quis est qui...* Jésus dut appuyer sur ces mots si graves et si solennels. Prends garde ! ce n'est pas un Juif ordinaire qui te parle. — *Tu forsitan petisses ab eo.* La particule *ἄν* aurait dû être traduite par « utique », car elle exprime la certitude et non le doute. Les deux pronoms sont emphatiques. Si tu savais qui je suis, c'est toi qui, au lieu de t'arrêter à de mesquines considérations de races, te hâterais de demander rafraîchissement et vigueur au voyageur fatigué, altéré; car, au spirituel, nos situations sont com-

11. La femme lui dit : Vous n'avez rien pour puiser et le puits est profond ; d'où auriez-vous donc de l'eau vive ?

12. Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et lui-même en a bu, ainsi que ses enfants et ses troupeaux.

11. Dicit ei mulier : Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est, unde ergo habes aquam vivam ?

12. Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus ?

plètement renversées. — *Dedisset tibi aquam vivam.* Métaphore d'autant plus belle qu'elle convient à merveille à la situation. Mais à quelle hauteur nous sommes déjà transportés par cette gracieuse et forte image ! L'eau vive, c'est à proprement parler l'eau courante, par opposition à celle qui demeure stagnante dans les citernes et dans les puits. (Cf. Gen. xxvi, 19 ; Lev. xiv, 5 ; Jer. ii, 13 ; Bar. iii, 12, etc. ; en hébreu כַּיִם חַיִּים) ; elle est d'autant plus précieuse en Palestine qu'elle y est plus rare. Au moral, et dans le sens le plus relevé, il s'agit de la connaissance de Jésus, de la foi en Jésus, qui donneront la vraie vie à cette pauvre femme. — L'épître de S. Ignace aux Romains, chapitre VII, contient une allusion manifeste à ce verset : c'est donc un témoignage qui remonte jusque vers l'an 115.

11. — *Dicit... mulier* (les mots ἡ γυνή sont omis par le Cod. B et par quelques critiques ; ἡ lit *ἐκείνη*). Elle demeure dans le sensible, ne pouvant s'élever encore à la signification spirituelle, à laquelle du reste elle n'était pas préparée. Mais, trait remarquable, tandis que précédemment (v. 9) elle n'avait donné à Jésus aucun titre de respect en lui adressant la parole, elle l'appelle maintenant *Domine*, κύριε (dans la version syrienne, ܡܪܝ, *Māri*, l'expression probable), impressionnée qu'elle a été par les mots « quis est qui... » et par la distinction, la noblesse de Jésus. « Elle sent la présence de quelqu'un qui parle avec autorité ». Watkins, p. 96. — *In quo haurias* correspond au substantif grec ἄνδρα, que S. Augustin traduit par « hauritorium », et qui désigne non seulement la cruche mentionnée plus loin (v. 28), mais aussi la corde au moyen de laquelle on descendait l'« hydria » dans les puits. Les voyageurs orientaux se munissent d'ordinaire d'un ἀνδρα de ce genre (un seau en peau ou une gourde remplaçant l'urne ; on s'enroule la corde autour du corps) : les disciples avaient emporté le leur à Sichar, de sorte que Jésus n'avait en réalité rien pour puiser. — *Et puteus altus est.* Allégation que justifient parfaitement les chiffres cités dans la note du v. 6. Ici et au verset suivant, où il est question de profon-

deur, l'expression φρέαρ convient beaucoup mieux que πηγή : aussi a-t-elle été employée de préférence par l'évangéliste. — *Unde ergo... aquam vivam ?* Cette eau vive a frappé la Samaritaine. Son étonnement ressort davantage dans le texte grec, où nous lisons : τὸ ἴδωρ τὸ ζῶν, avec deux articles. S. Jean aime à répéter ainsi l'article pour appuyer sur une idée. Cf. v, 30 ; vi, 38, 42, 44, 50, 51, 58, etc.

12. — *Numquid tu major es ?* Ces paroles furent sans doute prononcées « avec un sourire d'incrédulité et d'orgueil national » (Farrar). Il y a une emphase manifeste dans le pronom σύ et dans le comparatif μεϊζων. Comment cet homme, qui n'est en apparence qu'un pauvre voyageur, peut-il afficher la prétention de faire ce que le grand patriarche lui-même n'avait pu opérer ? Espère-t-il donner de l'eau vive, quand Jacob a dû se borner à creuser un puits ? — *Patre nostro Jacob.* Elle appelle Jacob l'ancêtre des Samaritains, et pourtant nous avons vu que leur origine n'était rien moins que juive : c'est tout au plus (quoi que disent de nos jours en sens contraire plusieurs interprètes d'Allemagne), si quelques éléments israélites s'étaient peu à peu fondus avec les races païennes déportées du Nord-Est. N.-S. Jésus-Christ lui-même les appelle des ἀλλογενεῖς, c'est-à-dire des étrangers relativement à sa nation (Luc. xvii, 18), et l'on a observé que leur physionomie, assez intéressante, n'a rien de commun avec celle des vrais enfants de Jacob. Voyez Wilson, *Lands of the Bible*, t. II, p. 63 ; Robinson, *Palæstina*, t. III, p. 327 ; et notre Atlas d'histoire naturelle de la Bible, pl. cxii, fig. 1. Mais on conçoit qu'il leur fût agréable de s'attribuer ce glorieux privilège ; surtout, comme le dit l'historien Josèphe d'une manière piquante, lorsque tout prospérait chez les Juifs (Ant. ix, 14, 3 ; xi, 8, 6, etc.). Aujourd'hui encore leurs prêtres se targuent d'être issus de Lévi. — *Dedit nobis : à nous, ses héritiers naturels.* — Les détails suivants, *ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus* (spécialement ce dernier), sont plein de charmes dans leur naïveté : ils comptent parmi ceux qu'un faussaire ne saurait inventer après coup. Le sens est que

13. Respondit Jesus, et dixit ei : Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum : qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum :

14. Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

15. Dicit ad eum mulier : Domine,

13. Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ;

14. Mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle.

15. La femme lui dit : Seigneur,

le puits de Jacob avait suffi aux besoins d'une nombreuse famille de pasteurs : que pourrait-on demander ou donner en sus ? Le mot grec θρέμματα, employé dans ce seul passage du Nouveau Testament, désigne aussi parfois les esclaves ; mais on admet qu'il est beaucoup mieux traduit ici par « troupes ».

13. — *Respondit Jesus.* Jésus suit encore, s'il est permis de parler ainsi, le même jeu qu'au v. 10. De nouveau il se garde de répondre directement au langage extérieur de la Samaritaine, quoique en réalité il réponde à sa pensée intime (De quelle eau voulez-vous parler, Seigneur ?). Il développe donc l'allégorie commencée, et signale les grandes qualités de son eau vive. En pédagogue tout divin, il laisse de côté les points secondaires, qui auraient interrompu le cours du dialogue sans produire d'utiles résultats, et il va droit au principal. Quelle merveilleuse charité pour réveiller doucement l'étincelle qui couvait sous la cendre ! — *Omnis qui bibit* (au présent, πᾶς ὁ πίνων : quiconque boit habituellement). Jésus atteste d'abord un fait général : l'eau matérielle du puits de Jacob (*ex aqua hac*, trait pittoresque) n'éteint que transitoirement la soif ; aussi bien, celui qui s'y était désaltéré avec joie *sitiet iterum* : la Samaritaine, son urne à la main, en était une preuve vivante. Bel abrégé, du reste, de l'histoire de toutes les satisfactions humaines. — *Qui autem biberit.* Notez le changement de temps et de tournure (ὅς δ' ἂν πίνη, quiconque aura bu une fois pour toutes), afin de mieux marquer le contraste. — *Ex aqua quam ego dabo...* La femme avait opposé Jacob à Jésus ; Jésus accepte et relève l'opposition, mais pour se montrer supérieur à Jacob : *non sitiet* (deux négations dans le grec : οὐ μὴ διψήσῃ, pour donner plus de force à l'idée) *in æternum*. Son eau mystique assouvit la soif à tout jamais. Εἰς τὸν αἰῶνα est ici une expression extrêmement énergique, qui réapparaît VIII, 51, 52 ; x, 28 ; xi, 26 ; XIII, 8. Cf. I Cor. VIII, 13. « De qua ergo aqua daturus est, se demande S. Augustin, nisi de illa de qua dictum est : Apud te est fons vitæ ? Nam quomodo sitient, qui inebriabuntur ab uber-

tate domus tuæ ? » Comp. Apoc. VII, 16 et 17 : « Non esuriunt, neque sitient amplius... quoniam Agnus qui in medio throni est regit illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum ».

14. — *Sed aqua...* Après avoir exposé les qualités négatives de l'eau vive qu'il se charge de fournir, Jésus en décrit positivement les avantages. L'image dont il se sert est d'une parfaite beauté : *fiet in eo fons aquæ salientis* ; ἀλλομένου, littéral : « qui saute », qui s'élance. Les eaux tendent, suivant un principe bien connu d'hydrostatique, à remonter jusqu'à leur niveau primitif ; mais tandis que celles « quæ ex scaturigine terrestri prolucuntur, quantocumque impetu prorumpant, vix tamen ultra aliquot pedes in aerem elevantur : hic sistuntur aquæ quæ vi plane supernaturali in cælum ipsum et vitam æternam saliant ». Lampe, Comm. in h. l. Venues du ciel, elles veulent jaillir jusqu'au ciel, et y transporter avec elles celui qui a le bonheur de les posséder au fond de ses entrailles. On comprend que, dans ces conditions, la soif soit éteinte pour toujours. Donc, « omnes sitientes, venite ad aquas », Is. LV, 1 et ss. Voyez plus bas, VII, 38, une autre parole analogue de Jésus ; comparez aussi ce mot de Rabbi Méir : L'homme qui se livre avec affection à l'étude de la loi « est fait comme une source qui ne cesse jamais de jaillir, et comme une rivière qui va toujours augmentant ». Pirké Aboth, VI, 1.

15. — *Dicit ei mulier.* Enfin elle change de ton et de langage. Si elle prend encore la parole (on a souvent fait la remarque qu'elle la prend beaucoup plus que Nicodème ; mais cela est si naturel !), ce n'est point désormais pour faire une objection, c'est pour adresser à Jésus la demande par laquelle avait débuté l'entretien (v. 7) : *Da mihi hanc aquam*. Cri touchant, dans lequel on a vu parfois très à tort une pointe d'ironie. Non, quoique basée sur deux motifs bien terrestres, la requête est sérieuse et sincère. Comment, d'ailleurs, les désirs de la Samaritaine n'auraient-ils pas été excités par la description qui précède ? — *Ut non sitiam* : c'est le

donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici.

16. Jésus lui dit : Allez, appelez votre mari et venez ici.

17. La femme répondit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Vous avez dit justement : Je n'ai pas de mari ;

18. Car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; en cela vous avez dit vrai.

da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire.

16. Dicit ei Jesus: Vade, voca virum tuum, et veni huc.

17. Respondit mulier et dixit: Non habeo virum. Dicit ei Jesus: Bene dixisti quia: Non habeo virum;

18. Quinque enim viros habuisti; et nunc quem habes, non est tuus vir: hoc vere dixisti.

premier avantage qu'elle obtiendra, si elle arrive à posséder en elle-même cette source intarissable, perpétuellement rafraîchissante. — *Neque veniam*... Second avantage: elle ne sera plus obligée de venir chaque jour péniblement renouveler sa provision au puits de Jacob. La leçon *διέρχουμαι*, littéral: « que je vienne à travers » (au lieu du simple *έρχουμαι* de la Recepta), adoptée par MM. Westcott et Hort d'après quelques graves documents, explique très bien l'en-nui d'un double voyage à travers la plaine d'El Mokna, pour venir puiser à la fontaine. Le verbe *ἀντίστην*, déjà employé au chapitre II, 8 et 9, est propre au quatrième évan-gile.

16. — Ici commence la seconde partie du dialogue. Après avoir attiré l'attention de la Samaritaine sur la chose mystérieuse qu'il se proposait de lui faire gagner, après lui avoir fait pressentir sa propre dignité, Jésus donne tout à coup à l'entretien une direction inattendue, surprenante: *Vade, voca virum tuum*... Faut-il dire avec Rosenmüller, pour expliquer cette brusque transition: « Fortassis deest aliquid ex colloquio » (Scholia in h. I.)? Faut-il se demander avec certains interprètes quelles pouvaient bien être les intentions de Notre-Seigneur à l'égard de cet homme? supposer, par exemple, qu'il désirait se révéler aux deux conjoints en même temps? ou bien, qu'il ne voulait pas violer davantage les lois de la bienséance telles que ses compatriotes les entendaient (voyez la note du v. 27)? Tout cela est peu naturel. En réalité, Jésus ne se proposait point de faire venir immédiatement le mari, sachant bien, du reste, qu'il ne méritait pas ce nom (v. 18): il employait cette sorte de stratagème pour « éveiller une conscience endormie, » et, en même temps, pour manifester de plus en plus son caractère supérieur. Voilà dans quel but il frappe ce grand coup.

17 et 18. — *Non habeo virum*. La loqua-

cité féminine des versets antérieurs a pris fin. Trois mots, c'est tout ce que la Samaritaine trouve à dire actuellement, et elle dut les prononcer la rougeur au visage, avec un profond embarras. Mais est-ce bien une confession qu'elle fait? Elle espère plutôt, par cette réponse ambiguë, éluder toute interrogation subséquente, pensant que son interlocuteur ne parviendrait pas à découvrir le reste. *Οὐκ έχω άνδρα*, cela peut signifier, en effet: Je ne suis pas mariée; ou bien, Je n'ai pas de mari légitime. — *Bene (καλώς) dixisti*. Inutile de chercher à tromper Celui qui sonde les reins et les cœurs par sa science divine: il sait tout, le passé comme le présent. D'un mot Jésus fait cesser l'équivoque: *Quia* (ὅτι récitatif à la manière du *כי* hébreu) *non habeo virum*. Il y a ici un changement remarquable dans le texte original. La femme avait dit, en appuyant sur le verbe: JE N'AI PAS de mari (voir plus haut); Jésus appuie au contraire sur le substantif, qu'il déplace pour le mettre en tête de la phrase, comme l'expression principale: De MARI, je n'en ai pas (*άνδρα οὐκ έχω*). — Le verset 18 commente, en la développant, cette triste révélation. Le Sauveur fait à la Samaritaine un saisissant portrait de la misère morale dans laquelle elle croupit. — *Quinque viros habuisti*: tout porte à croire qu'il ne s'agit ici ni d'un nombre rond (Ewald) pour signifier « plusieurs, » ni d'unions criminelles (S. Jean Chrysost., Maldonat), mais d'unions légitimes (S. Augustin, le Vén. Bède et la plupart des commentateurs); « nam Christus ponit antithesim inter quinque priores et sextum, quod illi fuerint legitimi, hic vero sit illegitimus, » dit fort bien Corn. a Lapid. La chose était facile alors, grâce au divorce. Sur ce simple chiffre, les rationalistes (Strauss, Keim, etc.) ont bâti le système le plus étrange, qu'il suffit d'exposer pour le renverser. Partant de ce fait, que le peuple samaritain d'alors tirait son origine de cinq nations différentes

19. Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu.

20. Patres nostri in monte hoc adoraverunt : et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.

Deut. 12. 5.

(voyez IV Reg. xvii, 30, 31 et la note du §. 9), « qui avaient apporté chacune son dieu et adopté, de plus, Jéhova, le Dieu du pays », ils prétendent que « la femme, avec ses cinq maris et l'homme avec lequel elle vivait maintenant comme sixième, serait le symbole du peuple samaritain tout entier » ; nous aurions donc là « une preuve du caractère idéal (mythique) de tout le récit ». Voilà l'exégèse de ceux qui ne veulent pas admettre le sens simple et obvie du texte ! Nous leur répondrons avec M. Godet (t. II, p. 337) : « Dans le passage de l'A. Testament, IV Rois xvii, 30, 31, il est bien question de cinq peuples, mais de sept dieux, deux peuples en ayant importé deux. De plus, ces sept dieux étaient adorés simultanément, et non successivement, jusqu'au moment où ils firent place à Jéhova. Enfin, serait-il concevable que Jéhova fût comparé au sixième mari, qui était évidemment le pire de tous dans la vie de la femme ? » — *Non est tuus vir* : la place attribuée au pronom σου renforce la pensée. C'est de même par emphase que, dans la proposition suivante, τούτο (*hoc*) précède les deux autres mots. Quelle énergie également dans l'adverbe *vere*, qui fait allusion à la confession à moitié fautive de la Samaritaine !

19. — *Dicit ei mulier*. En face d'allégations aussi nettes, que lui restait-il à faire ? Elle ne pouvait qu'avouer en toute simplicité que les choses étaient dans l'état où Jésus les avait décrites. Si cet aveu n'est qu'implicite sur ses lèvres (*Propheta es tu*), il est cependant réel, les prophètes étant censés lire au fond des cœurs. Voyez l'Évang. selon S. Luc, p. 162. — C'est pour la troisième fois que le titre *Domine* revient depuis le §. 11. L'équivalent grec de *video* (θεωρῶ) « dénote la contemplation, une vision progressive, et non la perception immédiate » (Westcott). Au reste, c'est peu à peu et admirablement que la foi de cette femme s'était développée. Comp. les §§. 9, 11, 13 et celui-ci.

20. — *Patres nostri*... Dans cette réflexion de la Samaritaine, de Wette ne voit qu'une « ruse féminine », destinée à détourner la conversation d'un sujet désagréable, et plusieurs exégètes contemporains partageant son sentiment. Mais c'est là sûrement une idée arbitraire, surajoutée au texte.

19. La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes prophète.

20. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.

Non, l'interlocutrice du Sauveur est sérieuse et de bonne foi en tenant ce langage : elle n'essaie pas de faire une diversion habile ; mais comprenant, comme elle l'a dit, que Jésus est un prophète, elle utilise sa présence pour acquérir une connaissance certaine sur un point capital, très discuté entre les Juifs et les Samaritains. Tout porte à croire, en outre, qu'elle se proposait un but pratique, celui d'honorer Dieu à l'endroit voulu par lui, afin de mieux obtenir ainsi le pardon de ses fautes. Par « patres nostri », les uns entendent les grands patriarches Abraham et Jacob (Euthymius, Schegg, Trench, etc.) ; les autres, plus probablement, ceux des Samaritains qui avaient construit le temple de Garizim. — Les mots *in monte hoc* furent accompagnés d'un geste qui désignait la montagne située immédiatement au-dessus du puits de Jacob. Voyez Bædeker, Palæstina und Syrien, p. 343 de la 1<sup>re</sup> édit. Elle surplombe la plaine d'environ 865 mètres. Son sommet présente de magnifiques ruines, dans lesquelles MM. V. Guérin et de Saulcy (Voyage en Syrie et autour de la mer Morte, p. 407 et ss.) ; Voyage en Terre Sainte, t. II, p. 247 et ss.) n'hésitent pas à voir les restes du temple samaritain détruit par Jean Hyrcan, l'année 129 avant J.-C., environ 200 ans après sa construction. Sur l'admirable vue dont on y jouit, voyez les Guides Joanne, Murray et Bædeker. — *Adoraverunt* (προσεκύνησαν) est pris dans un sens absolu (Cf. xii, 30, etc.), pour désigner l'ensemble du culte divin. De nos jours encore le Garizim est étroitement associé à la religion des 150 personnes environ qui forment les débris de la race samaritaine : elles l'appellent la sainte montagne, se tournent de son côté pour prier, lui rattachent toutes sortes de traditions légendaires (par exemple : le paradis terrestre, la création d'Adam, l'autel de Noé après le déluge, le sacrifice d'Abraham, etc. Cf. Herzog, Encyclopædie, au mot Samaria), vont enfin immoler et manger l'agneau pascal sur sa cime (voyez Porter, Palestine and Syria, p. 330-332 ; Robinson, Palæstina, t. III, p. 319 et ss.). Les Samaritains ont de tout temps appuyé leur vénération spéciale pour le Garizim sur Deut. xxvii, 4-8 (« Quando ergo transieritis Jordanem, erigite lapides, quos ego hodie præcipio vobis, in monte

21. Jésus lui dit : Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem.

22. Vous autres, vous adorez ce que

21. Dicit ei Jesus : Mulier, crede mihi, quia venit hora, quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem.

22. Vos adoratis quod nescitis ; nos

Hebal... ; et ædificabis ibi altare Domino Deo tuo, de lapidibus quos ferrum non tetigit, et de saxis informibus et impolitis ; et offeres super eo holocausta Domino Deo tuo .... »), prétendant que les Juifs ont altéré le texte primitif, et qu'on doit lire « Garizim » au lieu de « Hebal. » — *Et vos dicitis.* Vous, Juifs. Cf. §. 9. — *Quia Jerosolymis* (et pas ailleurs) *est locus...* Le Talmud contient, sur cette rivalité, plus d'un curieux passage. Voyez les recueils de Lightfoot, de Wetstein et de Wünsche ; Reland, *Palæstina*, p. 503. « Rabbi Yochanan, lisons-nous dans *Bereschith Rabba*, § 32, allant à Jérusalem pour prier, passa auprès (du Garizim). Un Samaritain, le voyant, lui demanda : Où vas-tu ? Je vais, répondit-il, à Jérusalem pour prier. Le Samaritain riposta : Ne serait-il pas mieux pour toi de prier sur cette sainte montagne que dans cette maison maudite (le temple de Jérusalem) ? » — Notez la délicatesse du langage de la Samaritaine. Aucune question directe n'est formulée (v. g. : Qui a tort ? Où est le lieu véritable ?) ; le problème est simplement signalé sous ses deux faces : on laisse à Jésus toute liberté pour le résoudre.

21. — *Dicit ei Jesus.* Précédemment, il avait pris garde de se laisser entraîner dans aucune digression ; il suit maintenant l'humble femme sur le terrain choisi par elle, ce terrain se prêtant à merveille aux graves révélations qu'il voulait faire : mais à quelles hauteurs sublimes il porte aussitôt la question ! — Il y a, dans le mot *mulier*, quelque chose de pathétique et de sérieux tout ensemble. — La petite introduction *crede mihi* (πιστευσον à l'impératif aoriste d'après la *Recepta* ; πιστευε au présent d'après les manuscrits N, B, C, D, L, etc.), fait un pressant appel à la foi de la Samaritaine ; Jésus relève par là sa propre autorité : Tu dis que je suis un prophète, crois donc à ma parole, sans hésiter, quelle que soit la décision. — *Venit* (au présent, ἔρχεται) *hora* : le temps messianique, alors si impatientement attendu (Cf. §. 25). S. Jean emploie volontiers ce mot *ᾠρα*. II, 4 ; v, 25, 28, 35 ; VIII, 20, etc. — *Quando neque in monte hoc* (Jésus dut faire à son tour le même geste que la Samaritaine, §. 20), *neque Jerosolymis...* Bientôt donc tout particularisme religieux aura cessé, parce qu'il

règnera un culte supérieur, universel, qui sera l'abrogation de celui des Juifs et de celui des Samaritains. Comme l'avait prédit Malachie, I, 11 : « In omni loco sacrificatur, et offertur... oblatio munda ». La prophétie ne tarda pas à s'accomplir : peu d'années après ce dialogue, le temple juif subsistait le même sort que le sanctuaire samaritain et devenait un monceau de ruines. — *Adorabitis.* Jésus aurait pu dire d'une manière générale : « adorabunt » ; mais il était plus naturel qu'il appliquât directement sa prédiction au peuple dont faisait partie son interlocutrice. Voyez aux §§. 39-42 et Act. VIII, 1-26, les rapides succès du christianisme en Samarie. — *Patrem* est ici une expression significative (au lieu de l'abstrait « Deum »), qui indique à elle seule le caractère de la religion nouvelle. Ce n'est guère à la façon d'un Père que Dieu avait été honoré jusque-là ; mais voici que la religion de Jésus créera entre le Seigneur et les hommes les relations les plus intimes, les plus douces. Ce nom de Père est souvent donné à Dieu dans le quatrième évangile, rarement dans les autres écrits du Nouveau Testament. — Ainsi, d'après cette première partie de la réponse du Sauveur, le vrai culte ne sera désormais ni dans le judaïsme schismatique de Samarie, ni dans le judaïsme orthodoxe de Jérusalem : ces limites étroites vont tomber.

22. — Après avoir ouvert cet horizon grandiose, Jésus résout directement, d'après l'histoire sainte, la question de la Samaritaine. Il revendique franchement le droit des Juifs et de leur sanctuaire. — *Vos adoratis...* *nos adoramus.* Même antithèse qu'au §. 20. Il est touchant de voir Notre-Seigneur se ranger parmi les Juifs : c'était en effet son peuple de toutes manières. Cf. Gal. IV, 4. — *Quod nescitis.* Quoique étrange à première vue, la leçon ὅ (au neutre) est bien la vraie : φ et ὅν sont des corrections tardives. Dieu est ici envisagé dans sa nature, comme « objectum generale cultus » (Corluy), et non dans sa personne. Voyez, Act. XVII, 23, une formule analogue. Les Samaritains ignoraient Jéhova d'une manière relative, car en réalité ils étaient séparés de la théocratie. N'acceptant pas d'autres livres sacrés que le Pentateuque (sur le fameux exemplaire que leurs descendants conservent à Naplouse, voyez Tristram, *Land of Israel*, 3<sup>e</sup> édit., p.

adoramus quod scimus : quia salus ex Judæis est.

4. Reg. 17. 41.

23. Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum.

vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons : car le salut vient des Juifs.

23. Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car le Père cherche ceux qui l'adorent ainsi.

354 et s. ; Murray's Handbook for Palestine, p. 328 ; Sepp, Jerusalem u. das h. Land, t. II, p. 41), ils avaient totalement négligé les révélations ultérieures, c'est-à-dire le développement de la connaissance divine : l'arbitraire avait pris chez eux la place des célestes volontés ; leur religion était mutilée, tronquée et imparfaite. — *Quod scimus*. Les Juifs, au contraire, connaissaient le Seigneur tel qu'il s'était révélé, par conséquent d'une manière aussi intégrale que possible. Ses manifestations avaient été multiples à travers les âges, et, consignées dans les écrits inspirés, elle étaient toujours une vivante école où l'on apprenait à le connaître. — *Quia salus ex Judæis est* ; ἡ σωτηρία avec l'article, le salut par excellence, le salut messianique. Cf. Luc. I, 77 ; Act. IV, 12 ; Rom. XI, 11. Par cette parole Jésus motive le second jugement qu'il vient de porter (« nos adoramus... ») ; notez la conjonction (καί) ; dans sa vie nous le voyons toujours fidèle à mettre en relief les prérogatives de son peuple ; or celle-ci était assurément la plus noble. Elle s'est réalisée sous deux formes distinctes : d'abord, en tant que les Juifs avaient seuls le dépôt complet de la révélation et qu'ils ont formé, durant toute leur histoire, comme une chaîne par laquelle a été transmis le salut promis jadis à Abraham, Gen. XII, 1 et ss. ; puis en tant que le Sauveur lui-même devait être un Israélite selon la chair. Cf. Is. II, 1-3 ; Rom. III, 1, 2 ; IX, 4, 6, etc. — Donc les Samaritains ont tort sur la question pratique qui a été proposée à Notre-Seigneur ; leur culte n'est pas celui que Dieu désire ; le Garizim n'est point le lieu du véritable sanctuaire. Avec quelle force et aussi avec quelle délicatesse cela est insinué !

23. — Jésus revient maintenant à sa première réponse (v. 21), c'est-à-dire au magnifique idéal religieux qui était sur le point de devenir une réalité historique. Il exprime en termes positifs ce qu'il avait d'abord proposé négativement ; de plus, il développe davantage sa pensée (vv. 23 et 24). — *Sed* : par contraste avec ce qui a été dit soit du culte juif, soit du culte samaritain. — *Venit*

(au présent comme plus haut) *hora, et nunc est*. Ces derniers mots sont empreints d'une touchante solennité. Voici que le nouvel état de choses commence, le Messie ayant inauguré son ministère. L'heure du vrai culte a sonné. Déjà Notre-Seigneur avait autour de lui, dans la personne de ses disciples, un petit groupe de *veri adoratores* (προσκυνηταί du grec apparaît ici seulement). L'épithète ἀληθινοί, « veri, genuini », porte ici l'idée principale : les vrais adorateurs sont ceux qui honorent Dieu conformément à son œuvre, à ses attributs, à sa volonté ; ceux qui réalisent pour le mieux la notion du culte véritable. Cf. Cramer, Bibl. theolog. Wœrterbuch der neutestam. Græcität, 3<sup>e</sup> éd., p. 100-102. Les Juifs étaient, certes, de vrais adorateurs, mais d'une manière imparfaite encore, leur religion devant être portée beaucoup plus haut par le Messie : des adorateurs plus « vrais » qu'eux étaient donc possibles. — *Adorabunt Patrem...* Jésus va signaler les deux principaux caractères de la religion nouvelle, qui sont la spiritualité, la vérité. — 1<sup>o</sup> Ce culte de l'avenir aura lieu *in spiritu*, par apposition à « in carne ». Ce qu'il ne faut pas entendre du Saint-Esprit, mais de la partie la plus relevée de l'être humain, de ces régions supérieures de notre âme par lesquelles S. Paul dit avoir été surtout en communication avec Dieu, Rom. I, 9. Cf. I Thess. V, 23 ; Joan. VI, 64. Jusqu'alors le culte avait été extérieur, attaché à des localités spéciales ; il faut qu'il devienne intérieur avant tout, les restrictions locales cessant d'exister. « Foras ieramus, intro missi sumus. Intus age totum. Et si forte quæris aliquem locum altum, aliquem locum sanctum (et Jésus n'interdit point cela), intus exhibe te templum Deo. In templo vis orare, in te ora. Templum enim Deo sanctum est, quod estis vos ; sed prius esto templum Dei, quia ille in templo suo exaudiet orantem ». S. Augustin. La préposition ἐν (« in ») marque fort bien l'atmosphère dans laquelle devra se mouvoir le culte perfectionné par Jésus. — 2<sup>o</sup> *In veritate*, par opposition à « in umbra, in figura » : ce qui veut dire que l'on

24. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.

25. La femme lui dit : Je sais que le Messie (qui est appelé le Christ) doit venir; lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

26. Jésus lui dit : Je le suis, moi qui parle avec vous.

24. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.

1. Cor. 3. 17.

25. Dicit ei mulier : Scio quia Messias venit (qui dicitur Christus). Cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.

26. Dicit ei Jesus : Ego sum, qui loquor tecum.

n'offrira pas seulement au Seigneur des sacrifices figuratifs, à la façon des Juifs, mais la réalité, la victime par antonomase dont ils n'étaient que l'ombre. M. Reuss a bien raison de dire que « la déchéance de la Loi » est proclamée hautement dans ce verset. — *Ideo et Pater...* Motif (καὶ γάρ) pour lequel la religion sera désormais ainsi transformée : Dieu ne veut plus d'autres adorateurs. — *Tales* placé avant le verbe appuie sur la pensée; *quærit* est pittoresque.

24. — Et pourquoi Dieu cherche-t-il, pour ainsi dire avec empressement, des hommes qui l'honorent en esprit et en vérité? Nous l'apprenons très nettement ici. — *Spiritus est Deus* (le grec dit avec plus de concision et de vigueur : πνεῦμα ὁ θεός), et eos... Rien de plus concluant que cette déduction. Dieu a une nature toute spirituelle; à cette nature doivent correspondre les hommages qu'on lui rend. « Ergo quia Deus invisibilis, incomprehensibilis, immensus est, ait Dominus venisse tempus, ut non in monte vel templo Deus sit adorandus, quia spiritus Deus est; et spiritus nec circumscibitur, nec tenetur, qui per naturæ suæ virtutem ubique est, neque usquam abest, in omnibus omnis exuberans; hos igitur veros esse adoratores, qui in spiritu et veritate sunt adoraturi ». S. Hilaire, De Trinit. II, 31. — Chacun sait le bruit que les protestants ont fait à propos de ces versets 23-24 et du culte catholique, lequel a-t-on osé prétendre, serait ici directement condamné, attendu qu'il se compose en grande partie de rites extérieurs. Mais les préjugés et la passion ont seuls pu aveugler nos adversaires jusqu'à ce point. Tant que l'homme n'aura pas changé de nature, tant qu'il sera composé d'un corps et d'une âme, son adoration devra nécessairement avoir quelque chose d'extérieur : il n'y a que les esprits purs qui puissent adorer d'une manière toute spirituelle. Ce que Jésus réprouve, c'est donc ou un culte purement extérieur, ou un culte limité à un sanctuaire unique. Au reste, les protestants n'ont-ils pas aussi leurs temples et leurs cérémonies, le tout bien vide, hélas! tandis que, par le saint

sacrifice de la messe et la présence réelle, la plus humble église catholique possède la religion en esprit et en vérité?

25. — *Scio*, οἶδα. Assurément, la Samaritaine n'avait pas compris toute la portée des paroles de Jésus; elle en sait du moins maintenant assez pour voir qu'elles annoncent de grandes réformes au point de vue du culte, et naturellement elle rattache ces réformes à la personne du Messie. — *Messias venit* (au présent, ἔρχεται). Les Samaritains, en effet, attendaient comme les Juifs un Messie, qu'ils nommaient הַשֵּׁחַב (ha-Schâheb), הַתָּהֵב (ha-Thâheb), « celui qui revient » (d'après d'autres, « celui qui convertit »). Leurs descendants de Naplouse l'attendent encore sous l'appellation de *El-Muhdi*, « le Guide ». Ils se le représentent surtout comme un prophète éminent, d'après Deut. XVIII, 15, et supposent qu'il rétablira en tous lieux la vraie foi. Voyez Sylvestre de Sacy, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi, t. XII, p. 1 et ss., Paris 1831, et Mémoire sur l'état actuel des Samaritains, Paris 1812; Friedrich, Discussionum de Christologia Samaritanorum liber, Leipsig 1821; Gesenius, De Samaritanorum theologia, Halle 1824; Robinson, Palæstina, t. III, p. 320; Bargès, Les Samaritains de Naplouse, Paris 1855; Wilson, The Lands of the Bible, t. II, p. 50 et ss.; Westcott, Introduction to the Study of the Gospels, 5<sup>e</sup> édit., p. 159-160. On trouvera dans ces divers ouvrages d'intéressants détails sur la correspondance théologique engagée à plusieurs reprises par des savants d'Europe avec les Samaritains. — Les mots *qui dicitur Christus* sont une note explicative du narrateur. Cf. I, 42. — *Nobis annuntiabit omnia*. Toutes choses dans le sens populaire de cette expression : tout ce qu'il nous importe de savoir sous le rapport religieux. Le verbe grec ἀναγγελεῖ est fort bien employé ici, car il désigne proprement les nouvelles apportées par une personne qui revient. Cf. Cramer, s. v.

26. — Sublime révélation, qui forme « to-

27. Et continuo venerunt discipuli ejus; et mirabantur quia cum muliere loquebatur. Nemo tamen dixit: Quid quæris? aut, Quid loqueris cum ea?

28. Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem, et dicit illis hominibus:

tius colloqui culmen» (Gorluy). La première parole de Jésus dans ce dialogue avait été « Da mihi bibere » (v. 7); la septième, quelques instants plus tard, est celle-ci : *Ego sum* (en hébreu : אֲנִי הוּא, « ego ille »). Je suis moi-même le Messie. Les rationalistes s'offusquent de cette marche rapide, et ils en tirent, mais de quel droit? des conclusions contre la véracité du récit. Jésus était maître de se manifester à l'heure choisie par lui, et cette humble femme, malgré sa misère morale antérieure, était maintenant bien préparée pour recevoir cette révélation. Les inconvénients, les dangers même qui portaient en d'autres circonstances Notre-Seigneur à tenir caché son caractère messianique (Cf. Matth. xvi, 20; Marc. viii, 30, et les commentaires) n'existaient point alors en Samarie. — Sur les traditions grecques et latines relatives à l'histoire subséquente de la Samaritaine (on la nomme Photina), voyez le « Menæum » grec au 26 février, les Bollandistes au 20 mars, Cornelius a Lapide, in Joan. iv, 7. Le martyrologe romain (20 mars) a simplement les lignes suivantes : « Sanctorum Photinæ samaritane, Joseph et Victoris filiorum, itemque Sebastiani ducis..., qui omnes Christum confessi martyrium sunt assecuti. »

c. Jésus et ses disciples. vv. 27-38.

Ce tableau encore est plein de vie et de vérité. Les versets 27-30 racontent la manière dont le dialogue qui précède fut subitement interrompu; nous avons ensuite, vv. 31-38, un nouvel entretien de Jésus, mais avec ses disciples.

27. — *Et continuo* : ἐπὶ τοῦτω du grec (ἐν τοῦτω d'après N et D) correspond à notre locution « là-dessus ». Voyez Beelen, Grammat., p. 420. — *Venerunt discipuli*. Ils revenaient de Sichar, rapportant les provisions qu'ils étaient allés acheter (v. 9). La leçon ἦλθον, adoptée par Tischendorf, Westcott et Hort, au lieu de ἦλθον, ne nous paraît pas suffisamment garantie. — *Et mirabantur*. C'est bien l'imparfait qu'il faut lire, d'après les meilleurs manuscrits (N, A, B, C, D, G, K, L, M, etc.), et non l'aoriste ἐθαύμασαν, avec la Récepta. Ce changement

27. Et au même instant ses disciples vinrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme; aucun cependant ne dit: Que demandez-vous? ou, Pourquoi parlez-vous avec elle?

28. Or la femme laissa sa cruche, et s'en alla dans la ville, et dit aux habitants:

de temps, « venerunt, mirabantur », est très expressif : l'aoriste raconte, l'imparfait peint. — *Quia cum muliere* (μετὰ γυναίκης sans article, « avec une femme ») *loquebatur*. L'étonnement des disciples tenait à la sévérité des idées juives sur les relations extérieures des hommes avec les femmes. Le Talmud est très explicite à ce sujet. « Ne colloquatur quis cum femina in platea, imo non cum propria uxore », Joma, fol. 240, 2. « R. Samuel dicit : Non salutant feminam omnino », Kidduschin, f. 70, 1. « Docuerunt sapientes : Ne multiplices colloquium cum muliere », Erubin, 59, 2. Voyez, dans les recueils de Lightfoot, de Wünsche, etc., d'autres citations curieuses. M. A. Weil, Juif contemporain, relève, en termes parfois trop cyniques (Moïse et le Talmud, Paris, 1864, p. 270 et ss.), le mépris que les vieux Rabbins témoignaient pour la femme. — *Nemo tamen dixit* (N et D ajoutent αὐτῷ, « ei »). Trait délicat, qui montre combien les disciples respectaient leur Maître, et quelle haute idée ils avaient de lui, de sa conduite. — *Quid quæris*, scil. « ex ea »? Quel service demandez-vous à cette femme? Ils ne pensaient guère que c'était la foi de la Samaritaine que Jésus avait cherchée. D'après une conjecture bizarre de quelques auteurs (Alford, etc.), les disciples auraient adressé à l'interlocutrice même de Jésus cette première parole. — *Aut, Quid loqueris cum ea?* Quel enseignement avez-vous à lui donner?

28. — *Reliquit* (ἀφῆκεν, comme au v. 3; voyez le commentaire) *ergo hydriam* (ὕδρια ne se rencontre qu'ici et II, 6, 7)... C'est détail, qui dénote évidemment un témoin oculaire, est tout à la fois pittoresque et significatif. Sa conversation avec Jésus étant ainsi interrompue, la Samaritaine s'éloigne; mais elle est tellement émue, qu'elle oublie ce qu'elle était venue faire en ce lieu et laisse sa cruche auprès du puits. Elle possède maintenant au fond de son cœur une source d'eau vive (v. 14) : que lui importe l'eau naturelle, même l'eau fournie par Jacob à son peuple (v. 12)? Voyez S. Jean Chrys., Hom. xv in Joan. — *Abiit*... On devine avec quelle joie et quel empressement. —

29. Venez, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ?

30. Ils sortirent donc de la ville, et ils venaient à lui.

31. Cependant ses disciples le priaient, disant : Maître, mangez.

32. Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.

29. Venite, et videte hominem qui dixit mihi omnia quaecumque feci : numquid ipse est Christus ?

30. Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum.

31. Interea rogabant eum discipuli, dicentes : Rabbi, manduca.

32. Ille autem dicit eis : Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis.

*Dicit* (au présent, trait graphique) *illis hominibus*. Le pronom de la Vulgate équivaut à un simple article dans le grec : τοῖς ἀνθρώποις. C'est-à-dire, à tous les habitants de Sichar. Cf. Kaulen, Handbuch zur Vulgata, p. 144 et s. Jésus lui avait dit (v. 16) : « Appelle ton mari », et voici qu'elle appelle toute la ville. Comme l'écrivit très justement M. Schegg, t. I, p. 251, l'arrivée soudaine des apôtres au moment le plus intéressant de l'entretien était une épreuve pour la Samaritaine : cette épreuve fut noblement surmontée. A quoi bon d'autres paroles ? Jésus n'en avait-il pas dit assez pour démontrer ce qu'il attestait ?

29. — *Venite et videte* (θεῖτε ἴδετε, langage rapide, plein d'émotion). Comp. I, 46, où nous avons vu S. Philippe conduire Nathanaël au Sauveur par les mêmes expressions. — *Hominem qui dixit mihi*... Elle décrit Jésus par la circonstance qui l'avait le plus frappée, c'est-à-dire par son intuition prophétique. — *Omnia quaecumque* (de même la Recepta et de nombreux manuscrits : πάντα ὅσα. D'après N, B, C, l'Itala, la version copte : πάντα ἃ) *feci*. « Feci » en mauvaise part : toutes mes fautes. En réalité, Jésus n'avait touché qu'à un point de la conduite de cette femme ; mais c'était un point essentiel, qui comprenait presque tout le reste. D'ailleurs l'hyperbole est bien naturelle en pareil cas. La confession publiée de la Samaritaine a un caractère naïf et touchant ; elle est en conformité parfaite avec l'ensemble de l'entretien, durant lequel Photina nous est apparue vive, alerte, ayant toujours, selon le mot de Stier, « sa pensée sur ses lèvres ». — *Numquid ipse... Christus ?* Elle n'éprouve personnellement aucun doute ; si elle présente sa pensée comme une simple conjecture, c'est par délicatesse, « ne de re tanta præjudicare imperita mulier videretur » (Maldonat ; voyez Euthymius). Elle ne veut point affirmer d'une manière trop positive en face d'hommes qui n'ont pas encore vu et entendu comme elle ; toutefois, elle forme d'avance

leur jugement par cette interrogation non moins habile que polie (μήτι du grec, placé en tête d'une question, ne suppose pas toujours une réponse négative. Cf. Schegg, t. I, p. 581).

30. — Toute la ville est bientôt en émoi, et se dirige au plus vite (*exierunt*) vers le puits de Jacob, pour contempler le mystérieux étranger. — *Veniebant ad eum*. Notez de nouveau ce changement de temps, qui met la scène sous nos yeux. L'aoriste (ἔξῆλθον) indique une action immédiate et rapide ; l'imparfait, au contraire, un acte dont l'exécution demandait un certain temps. — La particule οὖν, omise dans B, E, G, H, K, L, M, S, V, etc., est probablement un glossème.

31. — *Interea* (ἐν τῷ μεταξύ). Tandis que les choses se passaient ainsi à Sichar ; entre le départ de la Samaritaine et son retour avec ses compatriotes. Le narrateur nous ramène à Jésus et aux disciples. — *Rogabant* (ῥηρώτων)... L'imparfait exprime la répétition, l'insistance. Voyant que Jésus semblait ne pas faire attention aux humbles mets étalés devant lui, plongé qu'il était dans ses réflexions, ils l'invitaient tour à tour respectueusement à manger.

32. — *Ille autem*... Jésus va employer à leur égard son procédé favori : du sensible il les élèvera, comme il avait fait pour la Samaritaine, aux plus hautes régions du surnaturel. — *Ego cibum habeo*.. Je n'ai pas besoin de la nourriture que vous m'offrez ; j'ai d'autres mets plus savoureux (βρώσις du grec, qui désigne d'ordinaire l'action de manger, est employé pour βρώμα). De même qu'il avait oublié précédemment sa soif brûlante, de même il oublie sa faim et sa fatigue : la prochaine conversion de toute une ville suffit pour le nourrir en ce moment. Les Rabbins recommandent souvent d'associer aux repas des conversations saintes, roulant sur des choses spirituelles : nul, mieux que Jésus, n'a donné l'exemple de cette pratique. Voyez, outre ce passage, Luc. v, 29-39 et parall. ; vii, 36-50 ; x, 38-42 ; xi, 37-50 ; xiv, 1-24, etc.

33. Dicebant ergo discipuli ad invicem : Numquid aliquis attulit ei manducare ?

34. Dicit eis Jesus : Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus.

35. Nonne vos dicitis, quod adhuc quatuor menses sunt, et messis venit ?

33. Ses disciples se disaient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ?

34. Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre.

35. Est-ce que vous ne dites pas : Encore quatre mois et la moisson

33. — *Dicebant... ad invicem* : à voix basse, sans doute, pensant n'être pas entendus de leur Maître. — *Numquid aliquis...?* La phrase grecque se traduirait mieux ainsi : « Quelqu'un ne lui aura cependant pas apporté à manger ? » Voyez Winer, Grammatik, p. 454. Les apôtres n'ont pas compris, et certes il leur était difficile de comprendre sur-le-champ ; leur Maître ne les avait-il pas envoyés à Sichar dans le but exprès d'acheter des vivres. « Quid mirum, dit S. Augustin d'une manière rétrospective, si mulier illa non intelligebat aquam ? ecce discipuli non intelligunt escam ». Tract. XV in Joan. S. Jean raconte candidement ce quiproquo, auquel il prit part lui-même. « Nativa veritatis simplicitas in his proditur, et scriptor facile agnoscitur ea narrans quibus præsens adfuerat ». On pourrait répéter à chaque page cette réflexion très juste du P. Patrizi, In Joan. Comment., p. 49.

34. — *Dicit eis Jesus*. Jésus s'explique, comme il avait fait pour la Samaritaine ; c'est à une nourriture spirituelle qu'il pensait. — *Meus cibus* (ici βρώμα) est ut (consiste en ce que, ἐστίν ἕνα)... Cette image exprime fortement la consolation intime, la pleine satiété que Notre-Seigneur trouvait dans l'accomplissement de sa mission : il en oubliait ses fatigues et les nécessités les plus pressantes de la vie. — *Faciam voluntatem*. Les critiques hésitent entre les leçons ποιῶ et ποιήσω du texte grec, qui sont appuyées à peu près également par les documents anciens. Le temps présent indiquerait la perpétuité de l'action : que je fasse et que je fasse encore à tout instant. — *Ejus qui misit me*. C'est-à-dire : de Dieu, de mon Père, comme Jésus dit ailleurs. Cette locution est toujours solennelle. Cf. II, 17, etc. — *Ut perficiam opus ejus* (αὐτοῦ τὸ ἔργον, avec emphase sur le pronom). Ici, le verbe grec est sans doute au subjonctif aoriste (τελειώσω, « perfectionner » ; τελειῶν est une expression aimée de S. Jean) : l'acte est ainsi regardé d'avance comme accompli dans l'avenir, comme « la consommation finale de la tâche, qui n'aura lieu qu'au terme de l'obéissance incessante » (Godet) marquée par « faciam ». Jésus ne dit

pas quelle est cette œuvre ; c'est, en général, la rédemption du genre humain (*perficiam*) ; en particulier, dans la circonstance présente, la conversion des Samaritains. Le divin Maître avait donc toujours sa vocation à la pensée, pour s'y conformer d'une manière intégrale : la volonté de son Père était toute chose pour lui. Cette admirable parole revient souvent sur ses lèvres dans le quatrième évangile. Cf. V, 30 ; VI, 38 ; VII, 18 ; VIII, 50 ; IX, 4 ; XII, 49, 50 ; XIV, 31 ; XV, 10 ; XVII, 4.

35. — A l'idée qu'il vient d'énoncer, et, d'une manière générale, à l'ensemble de la situation dans laquelle il se trouvait alors, Jésus rattache quelques belles réflexions, portant sur l'avenir entier de son œuvre et sur la collaboration de ses disciples. Il ouvre à ces derniers un vaste et magnifique horizon. — *Nonne vos dicitis?* Peut-être avaient-ils réellement tenu ce langage ; plus probablement, Notre-Seigneur le leur prête comme très naturel dans l'occasion : En voyant ces champs verdoyants, vous dites sans doute... — *Adhuc quatuor menses* (τετράμηνος, s. entendu : χρόνος, « un temps de quatre mois ») *sunt*... D'après un certain nombre de commentateurs (Maldonat, Grotius, Lücke, Tholuck, Alford, de Wette, etc.), ces paroles formaient un adage alors usuel en Palestine, pour signifier qu'une fois la semence confiée à la terre, il fallait attendre pendant quatre mois la récolte. Mais on leur objecte à bon droit qu'un proverbe de ce genre n'eût pas manqué de mentionner les semailles, et surtout, qu'entre cette opération, accomplie en octobre, et la moisson qui commence en Palestine vers la mi-août, il existe un intervalle d'au moins cinq mois. Le mieux est donc, à la suite de S. Augustin et avec la plupart des interprètes, d'appliquer uniquement ce passage à la circonstance actuelle, et de dire qu'à la lettre quatre mois encore devaient s'écouler avant la moisson. Nous obtenons ainsi une précieuse donnée pour l'harmonie et la chronologie des évangiles. Cf. Wieseler, Chronologische Synopse, Hamburg 1843, p. 214 et ss. D'après ce qui a été dit ci-dessus, c'est vers la seconde moitié de

viendra ? Voici que je vous dis : Levez les yeux et voyez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson.

36. Et celui qui moissonne reçoit la récompense, et recueille du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, ainsi que celui qui moissonne.

37. Car en ceci le mot est vrai : Autre est celui qui sème et autre celui qui moissonne.

décembre que Jésus aurait séjourné en Samarie. Comme il était allé à Jérusalem pour la Pâque précédente, II, 13, par conséquent en avril, son séjour en Judée avait duré environ huit mois. — *Ecce dico vobis*. Jésus oppose son propre dire à celui des disciples. Non ! il n'y a pas un aussi longtemps avant la prochaine récolte ! La particule annonce, selon la coutume, un fait extraordinaire, surprenant. — *Levate oculos vestros* est une autre introduction pittoresque à la pensée qui va suivre. Voyez de vos propres yeux si les choses ne sont pas telles que je les affirme. — *Videte regiones* (ῥώσας) pourrait se traduire par « agros ») : la contrée si belle et si fertile qui les entourait. Comme alors, « le fond de la vallée est couvert de champs cultivés, et de prairies de la verdure la plus fraîche et la plus éclatante » Cf. Bovet, Voyage en Terre Sainte, 3<sup>e</sup> édit., p. 320. C'est comme un champ unique, que n'interrompent ni haies, ni murs, une vrai masse verdoyante qui ondule gracieusement. Voyez Schegg, Pilgerbuch, t. II, p. 98 ; Stanley, Palestine, p. 233 et ss. — *Albæ sunt jam ad messem*. L'expression est toute classique (« albescere » ou « flavescere »), et d'ailleurs très exacte, car le blé blanchit quand il est sur le point de mûrir. « Jam » contraste avec « adhuc » : cet adverbe étant placé à la fin de la phrase dans le texte grec (λευκαί εἰσιν πρὸς θερισμόν ἤδη), on l'a parfois rattaché dès l'antiquité à la proposition suivante (v. 35) ; mais, en somme, le sens est plus net d'après l'interprétation de la Vulgate. Naturellement, c'est au figuré qu'il faut prendre cette parole de Jésus (contre Olshausen, Caspari, etc., qui l'interprètent littéralement, et qui infèrent de là qu'on était alors en avril ou en mai). « Vos quatuor menses computatis usque ad messem (la moisson matérielle), ego vobis *altiam* messem (une moisson mystique) *albam* et *paratam ostendo* », S. Augustin. S. Jean Chrysostome est encore plus explicite : « Jam venientem Samaritanorum turbam videbant, quorum fervorem et promp-

*Ecce dico vobis : Levate oculos vestros et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.*

*Matth. 9, 37. Luc. 10, 2.*

36. Et qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam : ut et qui seminat, simul gaudeat, et qui metit.

37. In hoc enim est verbum verum : quia alius est qui seminat, et alius est qui metit.

tissimam voluntatem albas regiones appellat ». Jésus et ses disciples n'avaient plus qu'à prendre la faucille pour recueillir ces excellents épis. Fertile moisson assurément, mais elle présageait celle que les apôtres allaient bientôt faire dans le vaste champ du monde païen.

36. — Jésus continue sa belle allégorie. La suite générale des pensées est aisée à indiquer : Le champ est mûr pour la moisson (v. 35) ; soyez de zélés moissonneurs (Cf. Joel, iv, 13), car vous trouverez dans ce rôle de très grands avantages. « In opus fervebat (Christus), et operarios mittere festinabat », S. Augustin. Cf. Tolet, h. l. — *Et* (καί est omis par s, B, C, D, L, Itaf., Orig. ; mais il existe en de nombreux manuscrits) *qui metit, mercedem...* Ce fait est vrai de ceux qui travaillent à la moisson des âmes, aussi bien que des moissonneurs vulgaires. Seulement, quelle récompense magnifique Dieu ne donnera-t-il point aux hommes qui l'auront aidé à rentrer sa récolte spirituelle ! — *Et* (καί explicatif) *congregat fructum in vitam æternam*. Ce n'est pas dans des greniers temporels, où le grain se corrompt, que les moissonneurs de Jésus placent les glorieuses gerbes recueillies péniblement, mais dans les invisibles « apothecæ » du ciel. Leur salaire consistera par conséquent en des biens éternels. Voyez Cornelius a Lapide et Maldonat. — *Ut* (pour « ita ut ») : un heureux résultat va être indiqué) *et qui seminat...* Dans le domaine matériel, l'action de semer et celle de moissonner sont souvent accompagnées de sentiments très divers. « Seminant in lacrymis », à cause des chances redoutables que l'on court ; « in exultatione metent » (Ps. cxxv, 5, 6), quand tout a réussi. Lorsqu'il s'agit du champ des âmes, la joie est commune et au semeur et au moissonneur (*simul gaudeat*), puisqu'ils se retrouvent dans le ciel pour posséder, ainsi qu'il vient d'être dit, une récompense qui n'aura pas de fin.

37. — *In hoc* (ἐν τούτῳ, avec emphase) ;

38. Ego misi vos metere quod vos non laborastis : alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis.

39. Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis : Quia dixit mihi omnia quaecumque feci.

40. Cum venissent ergo ad illum Samaritani, rogaverunt eum ut ibi maneret. Et mansit ibi duos dies.

41. Et multo plures crediderunt in eum propter sermonem ejus.

42. Et mulieri dicebant : Quia jam

38. Je vous ai envoyé moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux.

39. Or beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui, à cause de la parole de la femme qui rendait ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.

40. Lors donc que les Samaritains furent venus à lui, ils le prièrent de demeurer là ; et il y demeura deux jours.

41. Et beaucoup plus crurent en lui à cause de sa parole.

42. Et ils disaient à la femme :

dans la moisson dont je parle. La particule *enim* (γάρ) rattache ce verset à la seconde moitié du précédent, que Jésus se propose de développer et d'expliquer ; la distinction établie entre le semeur et le moissonneur va être plus fortement accentuée. — *Verbum* (ὁ λόγος) équivaut ici à proverbe, adage populaire. — *Est verum* (le grec flotte entre ἀληθινός et ὁ ἀληθινός) : c'est-à-dire, se vérifie complètement, trouve son exacte application. — Le proverbe est ensuite cité : *Alius est qui seminat...* On le rencontre pareillement chez les classiques grecs. Τ'ἄλλότριον ἀμῶν θέρος, Aristoph. Equit. 391. "Ἄλλοι μὲν σπειροῦσ', ἄλλοι δ' ἀΐ ἀμῆσονται (ap. Olshausen, h. l.). Il exprime un fait qui se reproduit fréquemment dans la vie humaine, soit au propre, soit au moral.

38. — *Ego misi vos...* Application du proverbe aux disciples. « Misi » est un présent d'anticipation. Jésus « rend l'avenir présent d'une manière prophétique » : du reste, le rôle dont il parle était compris dans leur appel à l'apostolat. — *Laborastis, laboraverunt.* Le verbe grec est très énergique : κηκοπιάκατε, κηκοπιάκασιν. Il désigne un travail pénible. S. Paul aussi l'emploie pour exprimer les rudes labeurs de l'apostolat, I Cor. xv, 10, etc. — *Alii* : c'étaient les prophètes, S. Jean-Baptiste, N.-S. Jésus-Christ lui-même durant son ministère public. — *Vos* (opposition) *in labores eorum introistis.* Locution élégante et pittoresque, pour dire que, du moins en ce qui concernait l'évangélisation des Juifs, les apôtres n'auraient pas à exécuter les premiers travaux. Avant eux on avait labouré, ensemencé les champs : ils venaient joyeusement faire la moisson.

d. Jésus et les Samaritains. ὕψ. 39-42

Simple et touchante narration, où nous

admirons la foi des bons habitants de Sichar et l'aimable condescendance de Jésus.

39. — *Ex civitate autem illa.* Nous sommes ramenés par cette transition aux versets 28-30. — Les mots *crediderunt in eum* (ils crurent à la dignité messianique de Jésus) *propter verbum mulieris...* expriment le premier degré (le premier motif de la foi des Samaritains. Cette promptitude à croire sur un simple témoignage fait l'éloge de leur esprit religieux ; mais nous les verrons s'élever beaucoup plus haut dans un instant.

40. — *Rogaverunt.* D'après le grec, « rogabant », comme au ὕ. 31, pour marquer une pressante invitation. — *Ut ibi* (παρ' αὐτοῖς, « apud eos ») *maneret.* Beau contraste avec la conduite des hiérarques de Jérusalem, v, 10 et s., des habitants de Nazareth, Luc. iv, 29, et des Gadaréniens, Matth. viii, 34 et parall. Les Samaritains voulaient voir et entendre longuement Jésus. — Le divin Maître daigna accéder à leur requête : *mansit ibi duos dies.*

41. — *Et multo plures...* Ce séjour produisit les plus heureux résultats. Un double progrès est ici constaté par le narrateur : le nombre des croyants s'accrut d'une manière notable, et la foi fut assise sur une base plus solide (*propter sermonem ejus*, par opposition à « propter verbum mulieris », ὕ. 39). L'évangéliste ne mentionne aucun miracle ; il est probable que Jésus n'en accomplit aucun dans cette circonstance (S. Jean Chrysostome, Théophylacte, etc.) : raison de plus d'admirer la foi des Samaritains. La personne et la parole du Sauveur suffirent pour les attacher à lui.

42. — *Et mulieri dicebant.* Trait délicieux pour conclure le récit. Les Samaritains font ressortir eux-mêmes le caractère

Maintenant ce n'est plus à cause de ta parole que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

43. Mais après deux jours il partit de là et s'en alla en Galilée.

44. Car Jésus lui-même a rendu témoignage qu'un prophète n'est point honoré dans sa patrie.

non propter tuam loquelam credimus: ipsi enim audivimus, et scimus quia hic est vere Salvator mundi.

43. Post duos autem dies exiit inde, et abiit in Galilæam.

44. Ipse enim Jesus testimonium perhibuit quia propheta in sua patria honorem non habet.

Math. 13. 57. Marc. 6. 4. Luc. 4. 24.

supérieur de leur foi (cf. §§. 39 et 41). — *Propter tuam loquelam*. De même en grec, διὰ τὴν σὴν λαλίαν. Plus haut, quand il avait été question du langage de Notre-Seigneur, nous lisions une expression plus noble, λόγος, « sermo ». Μαρτυρίαν des manuscrits N et D est une correction faite après coup. — *Ipsi enim* (de nos propres oreilles) *audivimus, et scimus...* Auparavant leur connaissance était imparfaite; désormais ils savent de source certaine, infaillible. — *Hic est vere* (avec emphase) *Salvator mundi*. C'est là un titre magnifique qu'ils décernent à Jésus (on ne le rencontre qu'ici et I Joan. IV, 14). Ils ont compris par le ministère qu'il a bien voulu exercer auprès d'eux, peuple abhorré des Juifs, et ils décrivent à merveille par ces deux mots la catholicité de son œuvre: il est venu pour sauver le monde entier et pas seulement une nation privilégiée. La Recepta grecque ajoute ὁ χριστός à la fin du verset, d'après de nombreux manuscrits; N, B, C, et Origène, témoin d'une si haute gravité, ont simplement ὁ σωτὴρ τοῦ κόσμου, comme la Vulgate.

4. Jésus en Galilée. IV, 43-54.

a. L'accueil des Galiléens. IV, 43-45.

Parall. Matth. IV, 12; Marc. I, 14-15; Luc. IV, 14-15.

Ces trois versets forment une sorte d'introduction, analogue à celles que nous avons rencontrées II, 13, 23-25, IV, 1-4. Sur la très grande probabilité du parallélisme des quatre évangiles en cet endroit, voyez la note du §. 3.

43. — *Post duos... dies*. Dans le grec, τὰς δύο ἡμέρας, avec l'article: les deux jours passés à Sichar (§. 40). — *Et abiit* (ces mots sont omis par N, B, C, D, le copte, le syriaque Cureton, Origène, etc.) *in Galilæam*. Nous revenons ainsi au §. 3, où se trouve la même formule: le séjour à Sichar n'avait été qu'un épisode. Il est à re-

marquer qu'il n'est plus question des disciples jusqu'à VI, 3. Peut-être auront-ils quitté Jésus à leur entrée en Galilée, pour rejoindre chacun sa famille.

44. — *Ipse* (pronom emphatique. Cf. II, 24-25) *enim*. Il ressort de cette particule (γάρ), et aussi de tout l'agencement de la pensée (comp. les versets 43 et 45), que l'historien veut indiquer ici le motif spécial qui conduisait alors Jésus dans la province de Galilée. Ce motif est immédiatement condensé dans un proverbe placé sur les lèvres du Sauveur lui-même (*testimonium perhibuit*): *Propheta* (προφήτης sans article) *in sua patria* (ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι, l'adjectif ἰδίᾳ portant l'idée principale) *honorem non habet*. Mais y a-t-il vraiment là un lien logique? De ce qu'un prophète n'est pas honoré dans son propre pays, ne s'en suivait-il pas, au contraire, que Jésus aurait dû tourner le dos à la Galilée? La difficulté est réelle, et on a essayé de la résoudre en bien des manières. 1<sup>o</sup> L'évangéliste désignerait la Judée par les mots « in patria sua » (Origène, Patrizi, Klofutar, Ebrard, Plummer, Westcott, Keil, etc.), et dès lors on comprendrait sans peine que, mal reçu dans cette province, Notre-Seigneur eût cherché un refuge auprès des Galiléens. Mais, quoique Jésus fût né à Bethléem, c'est toujours la Galilée qui nous est présentée comme sa patrie dans l'Évangile. Cf. I, 45-46; VII, 41-42; Matth. XIII, 54; Marc. VI, 1; Luc. IV, 16, 23. Et puis, malgré la haine naissante des prêtres et des pharisiens, n'avait-il pas été, au fond, assez bien reçu en Judée? Cf. II, 23; III, 22; IV, 1. 2<sup>o</sup> S. Cyrille d'Alexandrie, le Dr Klee, le P. Corluy, etc., sous-entendent, en tête du verset: « Et prateriens Nazareth, ulterius progressus est ». 3<sup>o</sup> S. Jean Chrysostome, Euthymius, etc., supposent une ellipse analogue, mais qui se rapporterait à Capharnaüm, nommée par S. Matthieu (IX, 1), la cité de Jésus. Ces deux opinions ont le tort de restreindre le sens du substantif « patria », qui désigne une province d'après le contexte, et

45. Cum ergo venisset in Galilæam, exceperunt eum Galilæi, cum omnia vidissent quæ fecerat Jerosolymis in die festo : et ipsi enim venerant ad diem festum.

*Matth. 4. 12. Marc. 1. 14. Luc. 4. 14.*

46. Venit ergo iterum in Cana Gali-

45. Lors donc qu'il fut venu en Galilée, les Galiléens le reçurent, parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête, car eux aussi étaient venus à la fête.

46. Il vint donc de nouveau à Cana

pas seulement une bourgade. 4<sup>e</sup> Selon d'autres (Gfrœrer, Meyer, etc.), le sens serait que Jésus ne vint en Galilée que lentement et en hésitant, parce qu'il n'ignorait pas qu'il y serait mal vu. Mais la narration dit à peu près le contraire de cela. 5<sup>e</sup> Luthardt a trouvé une explication ingénieuse, mais forcée. Jésus, dit-il, après avoir été si parfaitement accueilli en Samarie, passa en Galilée précisément pour y vivre oublié, tranquille; il comptait sur la réalisation du proverbe cité. Les synoptiques, qui nous montrent Notre-Seigneur déployant une grande activité dès son retour en Galilée, réfutent cette hypothèse. 6<sup>e</sup> Nous aurions ici une explication anticipée du fait signalé plus bas (v. 45) : « Exceperunt eum Galilæi, quum omnia vidissent quæ fecerat Jerosolymis ». Pour ces miracles opérés à Jérusalem, les Galiléens n'eussent témoigné aucun honneur à Jésus, conformément à l'adage populaire (Lücke, de Wette, Tholuck, Bisping, etc.). Ou, avec une nuance (Watkins), le Sauveur voulait expliquer ainsi pourquoi il n'ouvrait son ministère en Galilée qu'après avoir partiellement évangélisé la Judée et la Samarie. Il savait qu'aucun prophète n'est honoré de ses compatriotes : il apportait donc du dehors une réputation toute faite. Nous nous rangeons de préférence à cette dernière interprétation. — Quant au proverbe même, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 286, et l'Évangile selon S. Marc, p. 90. L'allusion de S. Jean aux récits des synoptiques est évidente; mais il abrège et il généralise, et c'est pour cela que la pensée présente moins de clarté.

45. — *Exceperunt* (ἐδέξαντο) désigne une réception enthousiaste. S. Luc l'a décrite plus au long, IV, 14-15 : « Et regressus est Jesus... in Galilæam; et fama ejus exiit per universam regionem de illo. Et ipse docebat in synagogis eorum, et magnificabatur ab omnibus. » — *Quum omnia vidissent...*, scilicet, « signa ». Cf. II, 23 et III, 2. — *In die festo*. Le mot grec ἐορτή désigne, comme d'ordinaire, la fête et son octave. — *Et ipsi enim...* Cette note a pour but d'expliquer comment les Galiléens s'étaient alors trouvés à Jérusalem en même temps que Jésus. Ils y étaient venus en qualité de pieux pèlerins,

pour célébrer, conformément à la loi (Deut. xvi, 16); la Pâque dans le sanctuaire de Jéhova. Voyez l'Évangile selon S. Luc, p. 83.

b. *Guérison du fils d'un officier royal*, IV, 46-54.

Ce miracle ne doit pas être confondu avec la guérison de l'esclave du centurion, que relatent de concert S. Matthieu, VIII, 5-13, et S. Luc, VII, 1-10. S. Irénée paraît déjà avoir identifié les deux faits (« *Filius centurionis* absens verbo curavit dicens : Vade, filius tuus vivit », *Contr. Hær.* II, 22) : le même sentiment trouva quelques adeptes à l'époque de S. Jean Chrysostome et de S. Augustin; de nos jours, il n'a été soutenu que par un très petit nombre d'exégètes (entr'autres, Ewald, Semler, de Wette, Baur, quatre rationalistes). Voici en quels termes S. Augustin le réfutait : « *Videte distinctionem. Regulus iste Dominum ad domum suam descendere cupiebat; ille centurio indignum se esse dicebat. Illi dicebatur : Ego veniam, et curabo eum; huic dictum est : Vade, filius tuus vivit. Illi præsentiam promittebat, hunc vero sanabat. Iste tamen præsentiam ejus extorquebat; ille se præsentiam ejus indignum esse dicebat* ». In *evangel. Joan. tract. xvi.* Cf. S. Jean Chrysost. *Hom. xxxv* in *Joan.* Il serait aisé de multiplier les divergences. Ici la scène se passe à Cana, là à Capharnaüm; ici le malade est le fils du suppliant, là son esclave; ici la foi paraît avoir été imparfaite, là elle est d'une admirable vivacité, etc. Dans les deux cas, pourtant, le miracle fut opéré à distance; mais c'est l'unique point de ressemblance.

46. — *Venit ergo iterum...* L'adverbe πάλιν est commenté par les mots *ubi fecit aquam vinum*. Cf. II, 1 et ss. Il est dans les habitudes de S. Jean de signaler, en même temps que le nom d'une personne ou d'une localité, quelque circonstance extraordinaire qui les a rendus à jamais célèbres dans l'Église (Trench). Cf. VII, 50 et XIX, 39; I, 44 et XII, 21; XIII, 23, 25 et XXI, 20. D'ailleurs, pour Cana il s'agissait d'un prodige récent, qui vivait dans toutes les mémoires. — *Erat quidam regulus*. La Vulgate a

de Galilée, où il avait changé l'eau en vin; et il y avait un officier du roi, dont le fils était malade à Capharnaüm.

47. Cet officier, lorsqu'il eut appris que Jésus venait de Judée en Galilée, alla vers lui et le pria de venir et de guérir son fils; car il commençait à se mourir.

48. Jésus donc lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.

lææ, ubi fecit aquam vinum. Et erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaum.

Sup. 2. 9.

47. Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet, et sanaret filium ejus : incipiebat enim mori.

48. Dixit ergo Jesus ad eum : Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.

suivi la variante βασιλίσκος; mais il est certain qu'il faut lire βασιλικός, adjectif formé de βασιλεύς, roi, et souvent employé substantivement par Plutarque, Polybe et l'historien Josèphe, pour désigner des officiers ou fonctionnaires royaux. Cf. Cramer, s. v. C'est ici (et au  $\gamma$ . 49) le seul endroit du Nouveau Testament où il apparaît avec cette signification. S. Jérôme le traduit par « palatinus » (regulus, qui græce dicitur βασιλικός, quem nos de aula regia rectius interpretari possumus palatinum. In Isaiam, LXV). Il désigne donc un officier civil ou militaire d'Hérode Antipas; car, bien que ce prince ne fût que tétrarque, on continuait néanmoins à lui appliquer, dans le langage populaire, le titre de βασιλεύς, qui avait été celui de son père Hérode-le-Grand. Cf. Matth. XIV, 9; Marc. VI, 14. C'est sans la moindre preuve que plusieurs auteurs modernes ont identifié notre βασιλικός à Chuza (Luc. VIII, 3) ou à Manahen (Act. XIII, 1). — *(vius filius infirmabatur.* Ce détail nous introduit au cœur même du récit.

47. — *Hic quum audisset...* Le bruit du retour de Jésus, le grand thaumaturge, s'était immédiatement répandu dans toute la contrée. — *Abiit ad eum.* De Capharnaum, où il avait sa résidence, l'officier royal vint rejoindre Notre-Seigneur à Cana, sur le plateau de Galilée. — *Rogabat eum* (αυτον, qui manque dans les manuscrits N, B, C, D, L, etc., est probablement un glossème). L'imparfait, comme au  $\gamma$ . 31 et 40 (dans le grec), et un brusque changement de temps comme aux  $\gamma$ . 27, 30, 40 (Cf.  $\gamma$ . 50). Le style pourtant si simple des évangiles rend avec une exquise délicatesse les moindres nuances de la pensée. — *Ut descenderet.* Expression très exacte : entre Cana et Capharnaüm, la ville du lac, la différence d'altitude est de 1350 pieds. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. VII, profils). — *Incipiebat enim mori.* Ce touchant détail ex-

plique l'insistance du pauvre père. La traduction littérale de la phrase grecque, *ἤμελλεν γὰρ ἀποθνήσκειν*, serait : « debebat enim mori ». Le malade était si bas, que, vu le cours ordinaire des choses, c'était pour lui une presque nécessité de mourir. Toutefois la Vulgate exprime bien le sens général.

48. — *Dixit ergo Jesus...* Jésus fait à l'officier une réponse bien sévère. Mais il procéda de la même façon en d'autres circonstances analogues (Cf. Matth. XV, 23, 24 et parall.; Matth. XVII, 16 et parall.). Il aimait à exciter la foi des suppliants; or, comme on l'a maintes fois répété à la suite de S. Jean Chrysostome et de S. Grégoire le Grand, celle du βασιλικός semble avoir été entachée de plus d'une imperfection. Cet homme croyait probablement, d'après le  $\gamma$ . 49, que la présence de Jésus était nécessaire pour la guérison, que sa puissance ne s'étendait que sur les maladies et non sur la mort, etc. Au surplus, Notre-Seigneur s'adresse moins au malheureux qu'à l'ensemble des assistants (« videritis, non creditis ») : c'est donc sur toute la foule que retombe le reproche. — *Signa et prodigia*, σημεῖα καὶ τέρατα (ce dernier mot n'est pas employé ailleurs par S. Jean). Deux substantifs souvent combinés dans le Nouveau Testament, pour représenter les miracles sous leurs aspects divers. Cf. Matth. XXIV, 24; Marc. XIII, 22; Act. II, 22, 43; IV, 30; V, 12; VI, 8; VII, 36; VIII, 13; XIV, 3; XV, 12; Rom. XV, 19; II Cor. XII, 12; Hebr. II, 4, etc. « Le premier désigne le miracle relativement au fait du monde invisible qu'il manifeste; le second le caractérise relativement à la nature extérieure dont il brave les lois ». Le premier suggère aux témoins du prodige une vérité supérieure garantie par lui; le second s'en tient aux effets éclatants qui sont produits. Voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 151 et s.; Trench, Synonymes du N. Testament, § XLI. — *Nisi... videritis, non*

49. Dicit ad eum regulus : Domine, descende prius quam moriatur filius meus.

50. Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit. Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat.

51. Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt dicentes quia filius ejus viveret.

52. Interrogabat ergo horam ab eis, in qua melius habuerit. Et dixerunt ei : Quia heri hora septima reliquit eum febris.

49. L'officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure.

50. Jésus lui dit : Allez, votre fils vit. Cet homme crut à la parole que lui dit Jésus, et s'en alla.

51. Or tandis qu'il s'en retournait, des serviteurs vinrent à sa rencontre et lui annoncèrent que son fils vivait.

52. Il leur demanda l'heure à laquelle il était allé mieux, et ils lui dirent : Hier à la septième heure, la fièvre l'a quitté.

(οὐ μή, la négation sous sa forme renforcée) *credidit*. « Judæi signa petunt », dira pareillement S. Paul, I Cor. I, 22. Déjà le ῥ. 45 l'a insinué, à ces Galiléens il fallait des miracles avant tout ; point de foi sans miracle ; voir d'abord et croire ensuite. Jésus préférerait au contraire la foi indépendamment des prodiges : « Beati qui non viderunt et crediderunt », Joan. xx, 29. Telle avait été celle des Samaritains, ῥῥ. 39 et 41.

49. — *Domine, descende...* Le suppliant, soutenu par l'amour paternel, ne se laisse point rebuter, mais il renouvelle humblement sa requête ; d'un autre côté, il s'en tient aux mêmes expressions (Cf. ῥ. 47), supposant encore que la présence de Jésus était indispensable : il n'a pas su profiter complètement de la leçon. — *Filius meus*. Le grec a le diminutif παῖδιόν, « filiulus », qui exprime si bien ici l'affection et la douleur du père. Cf. Marc. v, 23, 35. Le malade n'était d'ailleurs qu'un enfant. Jésus et le narrateur emploient le terme le plus noble, οἶός (ῥῥ. 47, 50, 53) ; les serviteurs, le mot familier, παῖς (ῥ. 51).

50. — *Vade*, répondit le divin Maître, accordant et refusant tout ensemble. Je ne t'accompagnerai point à Capharnaüm ; néanmoins, *filius tuus vivit*. C'est-à-dire, il est sauvé, il est guéri. Voyez, ῥ. 51 ; Is. xxxviii, 1 ; IV Reg. I, 2, la répétition de cet hébraïsme. — *Credidit homo...* La conduite de Jésus était une épreuve, que l'officier subit noblement cette fois. Sur le champ, il crut et se mit en route. Notez encore la pittoresque variation de temps : « credidit », ce fut l'affaire d'un instant ; *et ibat*, son voyage devait durer plusieurs heures.

51. — *Eo descendente*. Pour la troisième fois nous avons cette locution si exacte. — *Occurrerunt* (ἀπήντησαν est la leçon pro-

vable, d'après N, B, C, D, K, L, etc., au lieu de ἀπήντησαν) *ei servi* (N, B, C, etc., omettent αὐτοῦ, *ejus*). Les serviteurs s'étaient tout naturellement dirigés du côté de Capharnaüm après la guérison, afin d'apprendre plus promptement à leur maître l'heureuse nouvelle. — *Quia filius ejus viveret*. D'après la Recepta, « quia filius tuus vivit ». La « forme oblique » de la Vulgate, rare chez les écrivains hébreux quand ils citent le langage de quelqu'un, semble ici mieux accréditée que la forme directe (Cf. N, A, B, C, Itala, etc.) : elle n'apparaît pas ailleurs dans le quatrième évangile.

52. — *Interrogabat... horam*. C'est un contrôle assurément, mais qui provenait de la foi, non du doute. L'officier royal veut être à même de rattacher à Jésus, et à lui seul, la guérison de son enfant. — *Melius habuerit*. Κομψότερον ἔσχεν est une gracieuse formule (le « belle habere », ou mieux « meliuscule habere » des Latins), qu'Arien, Dissert. Epict. III, 10, 13, place dans la bouche d'un médecin. — Le détail *heri* semble tout d'abord assez étonnant, quoiqu'il y ait six ou sept heures de marche entre Cana et Capharnaüm. En effet, la septième heure (*septima hora*), interprétée à la façon ordinaire des Juifs, équivaut à une heure de l'après-midi : comment donc le maître et ses serviteurs ne se seront-ils rencontrés que le lendemain, en supposant même que ces derniers se fussent seulement avancés à une petite distance de Capharnaüm ? Divers commentateurs profitent de cette difficulté pour faire prévaloir le système d'après lequel S. Jean compterait les heures d'après la mode romaine, non d'après celle des Juifs : dans ce cas, la septième heure correspondrait à sept heures du soir, et le mot « heri » s'expliquerait sans

53. Le père connut donc que c'était l'heure à laquelle Jésus lui dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison.

54. Ce fut là le second miracle que fit Jésus, lorsqu'il fut revenu de Judée en Galilée.

53. Cognovit ergo pater, quia illa hora erat, in qua dixit ei Jesus : Filius tuus vivit : et credidit ipse et domus ejus tota.

54. Hoc iterum secundum signum fecit Jesus, cum venisset a Judæa in Galilæam.

peine. Mais il n'est nullement démontré que ce système soit vrai (nous le discuterons plus tard ; voyez I, 39 ; IV, 6 ; XIX, 14, et les commentaires). D'autres, pour éliminer la difficulté, supposent, malgré le contexte (v. 50) et malgré les vraisemblances psychologiques, que le père passa la nuit à Cana ou dans quelque hôtellerie intermédiaire, et ne rentra chez lui que dans la matinée du jour suivant. La meilleure solution consiste à dire, avec la plupart des interprètes, que la rencontre du maître et des serviteurs n'eut lieu qu'après le coucher du soleil ; or, la journée juive commençant précisément le soir, à l'heure où cet astre disparaît à l'horizon, on pouvait dire « hier » sans qu'une nuit se fût nécessairement écoulée dans l'intervalle. — *Reliquit* : l'expression suppose une guérison complète et instantanée.

53. — Après avoir consigné ce procès-verbal du miracle (vv. 51-52), l'évangéliste en expose le magnifique résultat. — *Credidit ipse*. Plus haut (v. 50) l'officier royal avait

cru à la parole de Jésus ; maintenant, s'élevant à un degré supérieur, il croit en sa dignité messianique. Tel est ici le sens de « *credidit* ». S. Jean aime à signaler le développement de la foi de ses personnages. Cf. I, 38, 41 ; IV, 39, 41, etc. — *Et domus ejus tota*. C'est-à-dire, toute sa famille dans l'ancienne acception de ce mot (femme, enfants, serviteurs).

54. — *Hoc iterum* (pléonasme en avant de *secundum*)... La phrase est étrange à première vue, mais la signification est claire d'après II, 1 et ss. Deux fois déjà Jésus-Christ était revenu de Judée en Galilée, et chacun de ses retours fut marqué par un grand miracle opéré à Cana. Heureuse bourgade, tant honorée ! S. Jean tient à compléter les synoptiques, et à montrer que ce qui, dans leur narration, paraissait être le premier retour de Notre-Seigneur en Galilée, était de fait le second. Voilà pourquoi il insiste sur ce détail.